3 1761 06233791 0

Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

et Monsieur Otto Grautoff,

hommage de l'auteur.

et de Besançon

13

Charles Guérin

DU MÊME AUTEUR

Au-delà du Cœur, nouvelles.

Les Lumières, album de poèmes en prose avec trois lithographies de G. Gass.

Triptyques, album de poèmes en prose avec ornements de Paul Vulliaud.

Vingt-quatre poèmes en prose pour honorer ma demeure et chanter mon jardin.

Conférence sur Albert Samain, avec un autographe.

Conférence sur Émile Verhaeren, avec un portrait et un autographe.

Conférence sur François Coppée, avec un portrait et un autographe.

Paul Verlaine, poète catholique, avec un portrait.

Francis Jammes, poète chrétien, avec un portrait et un autographe.

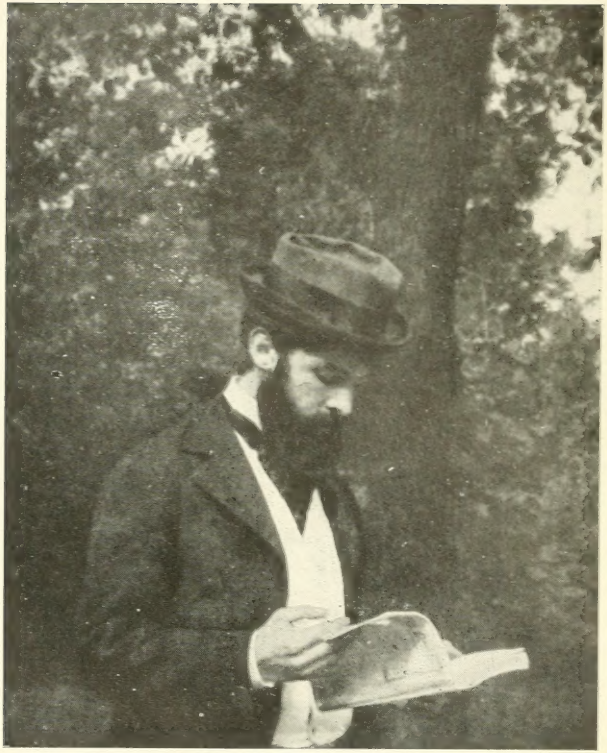
Louis le Cardonnel, avec un autographe.

Biographie de René Bazin.

Notules, pensées et réflexions.

EN PRÉPARATION :

Les Images de notre Amour, poèmes en prose.



ALBERT DE BERSAUCOURT

Charles Guérin

PRÉFACE DE FRANCIS JAMMES

PARIS
BIBLIOTHÈQUE DU *TEMPS PRÉSENT*
76, RUE DE RENNES, 76
—
1912

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

SIX EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE

NUMÉROTÉS DE 1 A 6

LIBRARY
DEC 9 1
UNIVERSITY OF TORONTO
79240
PQ
2617
U214Z66

le vent affreux

Que laisse dans un cœur la croix déracinée

Le cœur parle plus fort / haut en moi que la raison

— Volonté de croire

Quand mon heure viendra

Je veux, quand le moment viendra, mourir aux pieds

du crucifix qui m'a vu naître

nourri des mêmes espérances

—

Aujourd'hui que près de finir ce livre. Je m'interroge

une hérédité chrétienne les miens

contradictoire un homme contradictoire

affirmer —

répondre par autrement qu'eux à l'énigme de la vie

ayant beaucoup douté

qui ne veut plus de Dieu —

un problème qu'on ne peut résoudre par les moins

garder la solution qu'ont acceptée ceux qui ont lutté dans la vie

perdu la foi

Je ne crois plus en Dieu

— l'esprit une propose

l'homme les moins ont rétabli

Et je garde pourtant la volonté de croire

volupté

ce que j'aurai certain

sagesse

et de ce grand débat dont mon âme est le lieu

ces sentiments

ce cruel débat dont je suis déchiré

qui le pourtant

Sort un livre contradictoire

je chéris pourtant toujours

s'agite en moi

point mon livre —

—

Je ne sais pas où la vie

Et ce dissentiment dont je souffre se peint apparaît

dans mon livre contradictoire

Und

qui fait son jeu

Se trahit

est marqué avec moi

Cruel vit avec moi

Se poursuit avec moi

Du jour

Si j'ai fermé mon âme et mon esprit à Dieu

Si j'ai perdu la foi qui m'élevait à Dieu vide

Si ma pensée est à l'écart

~~Quoique mon esprit~~ ~~ne comprendre~~ ~~Dieu~~ vive à l'écart de Dieu

Si j'ai ~~perdu~~ ~~dont j'étais fier~~ regret

~~Si~~ ~~j'ai~~ laissé ~~j'ai~~ mourir ~~perdu~~ ~~la foi~~ qui m'~~éclairait~~

~~Et~~ Je ~~garde~~ regrette toujours la ~~volonté~~ volupté de croire

Et ce dissentiment ~~dont je souffre~~ ~~apparaît~~ éclate en plus d'un lieu

Se voit

Douloureux se trahit

dissentiment cruel

dans mon livre contradictoire.

Je n'ai plus la foi qui m'élevait m'unissait

j'ai perdu la foi qui me tournait vers ma pensée + m'affermait

Veuve de Dieu

Vide de Dieu

Si mon esprit

Si j'ai fermé mon âme et ~~mon esprit~~ à Dieu

mon cœur soupire après

qui m'emportait élançait

Je regrette toujours la volupté de croire.

Et ce dissentiment éclate en plus d'un lieu

j'ignore où j'irai déchiré

dans mon livre contradictoire

Bien que mort à la foi qui m'assurait de Dieu,
Je regrette toujours la volupté de croire.
Et ce dissentiment éclate en plus d'un lieu
Dans mon livre contradictoire.

Ayant pour Son malheur le choix de deux chemins
Ma vie entre chacun piétine, balancée;
J'hésite à prendre un but, quelqu'il soit, tant je crains
De me découvrir ma pensée.

Mais, dussé-je partir Sans Savoir où j'irai,
Il faut que je m'enfonce enfin dans une route;
Je suis lassé de souffrir d'être ainsi déchiré
Par les violences du Doute.

... communauté catholique et romaine.

~~Je garderai~~ ~~Un force secrète au fond~~ ~~L'attrait~~ qu'au sein des dogmes sûrs

Un heureux détour me ramène.

~~J'aurai~~ ~~toujours secret~~
Je m'empêcherai pas

Car, héritier d'un sang déjà vieux de chrétiens,

C'est lui qui parle encore en moi lorsque je pense,

Et l'amour qui m'unit sur cette terre aux miens

Me fait aimer leur espérance

La douleur qui m'entraîne un peu [illegible] un porte

Aussi si je me perds en de mauvais sentiers faux dieux essayés

N'usera pas l'instinct profond ~~l'affirmation~~ ~~un~~ ~~désir~~ ~~dernier~~ ~~des~~ tout mon être

Je veux quand le moment viendra mourir aux pieds

Du crucifix qui m'a vu naître

6. 14 mars 1905

L.

donc ici

La douleur

Si je m'engage sentiers

Que mon destin dans mauvais sentiers

mais ici de tout mon être

le profond instinct

n'éteignant

n'useront pas l'instinct profond

ne domineront pas

A Albert de Bersaucourt.

J'ai repris à la fin d'un jour d'automne la lecture de *L'Homme Intérieur*. C'est l'un des livres que l'on peut rouvrir quand les feuilles tombent. Je jette un regard en arrière et, embrassant la vie de Charles Guérin, je me dis qu'il n'y eut jamais un poète aussi douloureux que lui. Pour que cette opinion soit intéressante, il faut la prendre au pied de la lettre.

Il n'y a dans l'existence de Guérin aucun trait qui puisse piquer la curiosité du lecteur. Je me demande ce que dans cinquante ans pourront bien inventer ses biographes. Ceux de notre temps ne savent en général qu'imaginer pour déformer. Vous n'êtes point de ceux-là, Bersaucourt. Chrétien, vous savez ensevelir un chrétien. Les morts ont raison contre les vivants et quand on me présente ce Cahier de la grande Eugénie du Cayla, celui dont elle avait prohibé la publication, je me détourne et continue d'envisager les hommes et les événements de son

Journal selon ce qu'elle a voulu nous en confier.

Au-dessus des documents plane une vérité plus grande. Baudelaire n'est pas l'homme qui est aphasique, mais il est l'homme qui a écrit *l'Invitation au Voyage* ; Alfred de Vigny n'est point l'homme qui décrit ses coliques à une correspondante, mais il est l'auteur impassible du *Loup* et des *Destinées* ; Verlaine n'est pas un ivrogne, mais il est ivre de l'eau de la Sagesse éternelle.

Je doute que Charles Guérin mort consente à alimenter la chronique. Sa réserve était grande. Que l'on se borne donc à consulter dans une si haute poésie ce Cœur solitaire. L'œuvre de Charles Guérin peut seule marquer l'abîme qui le sépare de quelques-uns.

Mais je tiens, au seuil de ce pieux monument, à reproduire l'inscription que je lus sur une tapisserie où était représenté un antique tombeau grec :

Sur ce tombeau était écrit :
Ici repose un homme bon.

FRANCIS JAMMES.

I

Charles Guérin est né à Lunéville d'une riche famille d'industriels, le 29 décembre 1873. Ses études terminées à Nancy, il voyagea beaucoup, visitant tour à tour l'Italie et l'Allemagne, séjournant en Provence, dans la montagne, au bord de la mer, allant où son humeur inquiète le poussait. Il écrivait ses livres à loisir, très lentement, avec un souci continu de perfection, collaborait à quelques revues, voyait quelques amis...

Nous ne savons presque rien de lui. Il a eu, jusqu'à ce jour, la chance d'échapper au zèle indiscret et maladroit de certains biographes. Sans doute s'en réjouirait-il, lui qui ne se con-

fiait pas volontiers et qui, malgré une bonté pleine de tact et une tendresse toujours prête, gardait cette hautaine réserve à laquelle Sandeau faisait allusion quand il disait au successeur d'Alfred de Vigny en le recevant à l'Académie : « Vous regrettiez tout à l'heure de ne pas avoir vécu dans la familiarité de M. de Vigny ! Consolez-vous, monsieur, personne n'a vécu dans la familiarité de M. de Vigny, pas même lui. » La boutade de Sandeau appliquée à Charles Guérin est assez juste, et les deux poètes, comme nous le verrons bientôt, ont plus d'un rapport.

Il ne faudrait pas croire, du reste, que la réserve de l'auteur du *Cœur Solitaire* lui aliénât la sympathie. M. Jean Viollis, qui l'a connu et qui lui a consacré une excellente étude[1], nous déclare : « L'amitié de Guérin était une chose rare et délicieuse; on y gagnait de la noblesse et de la douceur; lui, cœur inquiet, devait peut-être à ses amis quelques moments de repos. Il parlait peu; sa voix était grave; quand il prononçait un

1. Jean Viollis, CHARLES GUÉRIN, Mercure de France, 1909.

nom qui lui était cher, elle avait un frémissement presque insensible auquel ses proches ne se trompaient pas. On goûtait avec lui des heures pleines d'émotions inexprimées. Je me rappelle une promenade silencieuse sur les quais de la Seine, en avril, comme un des instants les plus débordants de ma vie. »

Si nous n'avions pas ce témoignage, il nous suffirait de lire les vers inimitables où le poète a célébré son amitié pour Francis Jammes. Quelle affectueuse sécurité règne entre ces deux artistes, et comme Charles Guérin a su montrer la douceur de s'abandonner à une âme sœur de la vôtre qui saura vous consoler et vous apaiser!

O Jammes, ta maison ressemble à ton visage.
Une barbe de lierre y grimpe; un cèdre ombrage
De ses larges rameaux les pentes de ton toit,
Et comme lui ton cœur est sombre, fier et droit.
Le mur bas de ta cour est habillé de mousse.
La maison n'a qu'un humble étage. L'herbe pousse
Dans le jardin autour du puits et du laurier.
Quand j'entendis, comme un oiseau mourant, crier
Ta grille, un tendre émoi me fit défaillir l'âme.
Je m'en venais vers toi depuis longtemps, ô Jammes,
Et je t'ai trouvé tel que je t'avais rêvé.
J'ai vu tes chiens joueurs languir sur le pavé,
Et, sous ton chapeau noir et blanc comme une pie,
Tes yeux francs me sourire avec mélancolie.

Ne connaissons-nous pas assez, avant que l'étude de son œuvre achève de nous le révéler, l'homme qui écrivit ces vers et n'avons-nous pas compris déjà qu'il était tendre et triste, épris de solitude et de silence, un peu farouche? Ne cherchons pas davantage. S'il nous plaît d'imaginer ce poète mort à trente-trois ans, évoquons-le lorsqu'il vient, tremblant d'une émotion charmante, sonner à la grille de l'humble demeure où habite un autre poète, son frère.

En apprenant que Charles Guérin ne retournerait jamais plus à Orthez, Francis Jammes écrivit[1] : « Hier, j'ai parcouru les sentiers où nous fûmes ensemble. Et, quand j'ai eu appuyé mon fusil à quelque chêne, et contemplé ces talus rongés de primevères, et entendu ces oiseaux, et touché à cette mousse, et aspiré ce jeune parfum des eaux courantes, j'ai ressenti, pour la première fois, que le Printemps ne renaissait pas tout entier. »

Il est vain de pénétrer dans l'intimité des poètes et de vouloir apprendre leurs faits et gestes.

1. *Mercure de France*, 1er avril 1907.

Peut-être, ayant fermé un livre de Charles Guérin lentement parcouru dans l'émouvante douceur d'un soir de septembre, penserons-nous soudain, les yeux mouillés de larmes, que l'artisan de tant de beaux vers ignore désormais l'odeur des soirs, l'aérien murmure des feuillages et le souffle léger de la brise nocturne. Alors il sera devenu notre ami et nous n'ignorerons plus rien de lui.

II

Charles Guérin débuta en littérature, sous le pseudonyme d'Heirclas Rügen, par un recueil intitulé *Fleurs de Neige*. L'année suivante, en 1894, il publiait à Munich *l'Art parjure*, puis *Joies Grises* et *le Sang des Crépuscules*. A la vérité ses premiers essais ne laissent nullement pressentir le poète harmonieux et discipliné qui donnera plus tard *le Semeur de Cendres* et *l'Homme Intérieur*.

Lorsque Guérin écrivit ses premières plaquettes, Mallarmé, Viélé-Griffin, Gustave Kahn et d'autres exerçaient une influence prépondérante. Il était indispensable, pour avoir du talent et pour étonner ces bourgeois dont M. Francis Jammes s'est agréablement moqué dans *Existences*, de com-

poser des vers de dix-huit pieds, de découvrir des rimes ou des assonances extraordinaires, de dissimuler sa pensée sous des symboles tellement ingénieux que l'auteur lui-même, en se relisant, ne s'y reconnaissait plus, de rester imprécis et indécis, d'introduire dans ses vers une telle musicalité que ce n'était plus des vers tout en étant de la musique, et que ce n'était pas de la musique tout en étant des vers. L'épaisse fumée qui montait des pipes et des cigarettes durant les beuveries prolongées des jeunes esthètes fréquentant les cafés littéraires obscurcissait aussi les pénibles élucubrations de ces messieurs. Ils voulaient être jugés sur leurs intentions; elles étaient, j'imagine, les meilleures du monde; hélas! on ne les comprenait pas toujours. On essayait de découvrir, dans la brume qui la voilait soigneusement, l'idée maîtresse d'une œuvre, mais en tâtonnant dans ces demi-ténèbres, l'on trébuchait quelquefois et l'on se cassait la tête. Les comparaisons étaient mystérieuses, les images inintelligibles, les métaphores ahurissantes, et les mots avaient perdu leur sens. Les auteurs inspirés et chevelus en forgeaient d'hétéroclites et se plaisaient à des

rapprochements cocasses. Il était question d'*atténuances*, de cloches *angélusant* en paix, de contacts *algides*, de ravissements *adamiques*. J'en passe, et des pires. Enfin les malheureux qui n'étaient point initiés s'emparaient d'un dictionnaire[1] composé à leur intention pour servir à l'intelligence des auteurs symbolistes et, feuilletant, peinant, s'essoufflant, soupçonnaient à grand'peine ce que l'on souhaitait leur faire deviner.

Ces extravagances et ce galimatias ravissaient Guérin ; cette mauvaise fièvre l'énervait. Il se déclarait fier que les poètes fussent en pleine décadence, rivalisait de bizarreries et d'étrangetés avec ses aînés les plus audacieux et vouait une admiration profonde à Mallarmé qui préfaçait le *Sang des Crépuscules*.

Je ne citerai pas les vers que le futur auteur de *l'Homme Intérieur* écrivait alors, ceux des *Joies Grises* et du *Sang des Crépuscules*. Ils sont lamen-

1. Petit glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes, par Jacques Plowert. — Publié en octobre 1888, par *Vanier*, bibliopole, 19, quai Saint-Michel, Paris.

tables, inconsistants et flous, trébuchent à tout moment, riment, ne riment pas ou ne riment guère, bégaient, hésitent, ricochent selon des modes puérils et de naïves inventions, tentent des harmonies imitatives vraiment désolantes. Guérin, semble-t-il, a perdu, comme beaucoup de ses contemporains, le sens et le respect de notre langue. Lui non plus ne craint pas de parler de *doigts anonchalis* et d'*esseulements* ; ses vers ont quatorze ou dix-sept pieds. Bref, le musicien qui connut plus tard toutes les ressources de son instrument et en joua avec une étonnante maîtrise, embouche à cette époque la trompette dérisoire d'un enfant.

Pour nous renseigner sur son état d'esprit et sur la mentalité des jeunes gens découvrant les beautés littéraires des cénacles parisiens, en 1894, il nous suffit de lire l'étude qu'il consacrait à Rodenbach. L'auteur de *Bruges la Morte*, de la *Jeunesse blanche*, du *Règne du Silence*, avec son art subtil, précieux, raffiné et languissant, attirait Guérin, et celui-ci épuise, en analysant les œuvres du poète belge, toutes les épithètes louangeuses, tous les termes admiratifs. Ces œuvres

et celles de la jeune école étaient ignorées ou incomprises des bourgeois. Aussi les bourgeois sont-ils fort malmenés. Jugez-en :

Il y a, affirme Guérin[1], une tendance dans les âmes contemporaines — je dis les âmes des poètes — à subtiliser infiniment les pensées et les sensations ; ténue et pour ainsi dire sublimée, l'Expression devient comme un clavier vaporeux où s'oublieraient des mains de rêve en d'étranges symphonies de nuances :

Pas la couleur, rien que la nuance.
(Verlaine.)

Le Verbe est alors une arentèle grise et fine où se viennent emprisonner les couleurs pâles, les musiques anciennes, les saveurs rares dont l'Idée tisse sa robe aux bigarrures bizarres.

Cette tendance à l'ésotérisme du Verbe, qui fait de la pensée une Isis mystérieuse et *absconse*, a sa raison dans l'avilissement où sont tombées depuis un temps toutes les choses littéraires ; les vrais songeurs, ceux qui sentaient couler dans leurs veines le sang bleu de l'Art, élevèrent ainsi un mur hermétique entre eux et ces prétendus écrivains qui embrènent leur plume pour que la puisse flairer le Public. Et ceux-là malgré tout n'atteignent pas leur but ; car ce bétail imbécile, cette foule méprisable — juste cette fois par hasard — place après ses plus honteux plaisirs, la prose et les vers de ces gens de métier et se gausse d'eux, s'il les admire quelquefois. Mais si les uns recueillent une estime qui les souille comme celle qu'on accorde à la

1. *Georges Rodenbach*. Nancy, Crépin-Leblond, 1894, gr. in-8 (100 ex.).

beauté des prostituées, les autres, en revanche, les ouvriers sincères, sont bafoués, dédaignés; ils sont les fous, ils sont les détraqués, ils sont les déliquescents, ils sont surtout les *fumistes*, et c'est là un des essentiels griefs du bourgeois contre eux; car le bourgeois, ayant de lui-même une très haute opinion, se montre cruel pour les effrontés qu'il soupçonne de le *blaguer*.

Il est facile de le constater, la prose de Guérin, à cette époque, ne vaut pas mieux que ses vers. Sans doute souriait-il, plus tard, en relisant les pages enthousiastes de sa jeunesse et en retrouvant avec son mépris du public le « clavier vaporeux où s'oublieraient des mains de rêve » ou des phrases comme celle-ci : « Vers et prose, on dirait une musique blanche, comme ouatée, de cette musique dont on dorlote ceux qui vont mourir dans les grandes chambres silencieuses, aux rideaux calmes ; les vers — surtout — de Rodenbach fleurissent à la mémoire comme des lys pâles, et l'âme s'enveloppe de leur charme d'infinie mélancolie aux soirs de novembre où la pluie clapote tristement aux pavés des petites rues, où l'on s'en revient d'avoir prié dans les cimetières pour les chers Exilés. »

Au nom de l'Art, l'auteur du *Cœur Solitaire*

détestait sa belle province lorraine et il la fuyait, fréquentant les cénacles parisiens, allant en Allemagne où il se grisait de musique à moins qu'il n'étudiât la Kabbale, ce qui le détraquait absolument. Tout lui semblait préférable à un séjour à Nancy ou à Lunéville, dont il considérait les habitants comme barbares. Après avoir étudié le roman de Rodenbach, *l'Art en Exil*, il disait : « Rodenbach dans ce roman a flagellé de main de maître l'odieuse Province, goule assassine, oubliette fangeuse où se viennent engloutir les talents ; la Province où l'Art n'est admis qu'à titre officiel, la Province, panthéon des grotesques, des musiciens fabricants de cantates, des poètes à compas. Il a fait justice ainsi des longues années peut-être passées solitairement au milieu du rire et du dédain ambiants. »

Pardonnons à l'ardeur de la vingtième année et pardonnons deux fois aux jeunes provinciaux qui arrivaient alors à Paris. La nouveauté d'un milieu factice les grisait. Afin de ne pas être accusés de béotisme et de prouver que l'on peut habiter à cinq heures de la grande ville sans avoir des opinions retardataires, ils exagéraient

encore les théories des groupes où ils étaient introduits, épousaient leurs ressentiments et leurs dédains, s'emparaient de leurs querelles et proclamaient leur foi avec un zèle qui leur vaudrait, espéraient-ils, d'être considérés comme très parisiens au bout de quelques semaines.

Et puis, là-bas, dans leur famille, chez la vieille tante où l'on dînait chaque samedi, chez le cousin à héritage goutteux et exigeant dont il fallait faire le bézigue, on doutait de leur vocation, on leur montrait les périls d'une carrière littéraire, on ignorait les noms de Mallarmé, de Viélé-Griffin et de Gustave Kahn. Quelle honte ! Quelle injustice ! Les jeunes poètes se croyaient en exil comme Rodenbach. Ils se récriaient et s'indignaient. Ils goûtaient, conscients de leur force et de leur génie, l'amère joie de souffrir en silence et l'orgueil de n'être pas compris. La rancune s'amassait dans leur cœur. En aimant leurs maîtres et en essayant de les défendre, en voulant légitimer à leurs propres yeux de nobles admirations, ils dénaturaient les idées et les principes qui leur étaient proposés et tombaient dans l'erreur. La notion de l'absurde leur échap-

pait. Enfin, quand, très naïfs et pleins d'enthousiasme, ils réussissaient à s'évader, ils avaient déjà renié leur paisible petite ville.

Plus tard, ayant approché les hommes fameux qui les étonnaient de loin, ayant conquis leur indépendance intellectuelle et affermi leur talent, souhaitant donner une œuvre au lieu de rédiger des manifestes et prouver leur valeur au lieu de l'affirmer, ils s'apercevaient qu'ils s'étaient grossièrement leurrés, et que des êtres impuissants s'agitaient autour d'eux. Ils découvraient que l'isolement et les veillées laborieuses dans la paisible petite ville jadis méprisée sont seuls féconds. Ils faisaient amende honorable, travaillaient et se souvenaient, avec un peu de mélancolie et beaucoup d'ironie, du temps perdu, des agitations stériles et des illusions parasites qu'il leur avait fallu dépouiller pour être vivaces et robustes.

Guérin avait du goût et du tact ; il était vraiment artiste. Il rendit très vite sa tendresse au pays lorrain et, au point de vue littéraire, comprit que la voie où il s'engageait serait mauvaise. Il se débarrassa de l'influence mallarméenne,

rejeta les théories qui encombraient son esprit, arrêtaient l'épanouissement de son talent, et, revenant à une conception saine et normale de son art, usa du vers traditionnel. Du reste, sa génération, lasse d'excès et d'obscurité, l'imitait, simplement satisfaite, malgré les extraordinaires prétentions qu'elle affichait d'abord, d'avoir libéré le vers de certaines contraintes inutiles et de quelques interdictions injustifiées. M. Remy de Gourmont l'a dit [1], le vers libre n'eut que le mérite des exercices préparatoires, des gammes initiales ; et il ajoute : « Le vers d'Adenet le Roi, de Villon, de Racine, de Hugo et de Verlaine suffira à notre langue tant qu'elle gardera un peu de sa noblesse et de sa candeur. » En effet, n'est-il pas puéril et dangereux de tenter des réformes prosodiques lorsque nous avons tant de rythmes où nous exprimer, lorsque nous possédons l'alexandrin d'*Andromaque* et de *Polyeucte* qui est si chargé de sens et qui sonne avec une telle plénitude ? Guérin, reniant ses erreurs premières, le reconnut. Il renonça à

1. Promenades littéraires. *Mercure de France*.

fabriquer des mots compliqués et se permit seulement de pratiquer l'assonance. Il reconnut aussi que l'idéal du poète doit être un idéal de Vérité et de Vie, et que, loin d'user d'obscurs symboles et de nébuleuses images pour raconter son âme et traduire sa pensée, il lui suffit d'être humain et d'être clair. Dès lors, l'auteur du *Semeur de Cendres* s'achemina vers la perfection avec une lente et sûre patience. Il devint, de jour en jour, plus difficile et plus rigoureux, ne se lassant pas de remanier ses vers et d'en chercher la cadence parfaite, mettant une scrupuleuse probité à servir son art. Son dernier recueil, *l'Homme Intérieur*, nous le montre absolument maître de sa forme et de sa pensée. Il semble que l'on entende parfois le Jean Moréas des *Stances* auquel Guérin devait beaucoup, et il l'avouait volontiers :

Que m'importe aujourd'hui qu'on me haïsse ou m'aime?
Mon cœur se trouve à bout ;
Pour m'avoir trop de fois étreint, la douleur même
N'étonne plus mon goût.

J'ai fait en vain le tour de toutes les sagesses,
Et de tout le plaisir ;

Les livres m'ont déçu, je suis las des caresses,
Et je voudrais mourir.

Guérin a raconté, en un gracieux poème, son évolution, ou, si l'on veut, sa transformation littéraire :

On trouve dans mes anciens vers
Une veine de poésie,
Tout ingénue avec des airs
De ruisseau bleu qui balbutie.
. . . . . .

En ce temps-là peu m'importait
Une faiblesse de pensée :
Souvent l'eau limpide se tait,
Dans les herbes embarrassée.

Or depuis j'ai changé son lit
En un canal de marbre lisse
Où la force de mon esprit
Sans que rien l'interrompe glisse.

Je chéris toujours la beauté,
Bien qu'aux mots stricts je la resserre ;
Plus soumise à ma volonté
Mon œuvre n'en est pas moins sincère...

Il regrette, en terminant, l'art facile de ses jeunes années parce qu'il ne se souciait pas, à cette époque, d'atteindre à une forme parfaite, et il déplore de n'être pas resté naïvement poète. Mais, cette forme parfaite, Guérin l'a obtenue

maintes fois. Les strophes que nous citions tout à l'heure, et tant d'autres, le prouvent. Quelle force dans la concision, quelle sobriété dans l'image, quelle netteté de tour, et comme nous sommes loin du style emphatique de l'étude consacrée à Rodenbach ou des vers des *Joies Grises !* Guérin resta poète et grand poète jusqu'à sa dernière heure. S'il le fut ensuite moins naïvement que dans ses premiers recueils, nous ne nous en plaignons pas.

III

Ce qui étonne d'abord, quand on ouvre *Le Cœur Solitaire*, *L'Homme Intérieur*, *Le Semeur de Cendres*[1], les trois livres de Guérin, c'est son irrémédiable et profond pessimisme. Il lui a été donné, pourrait-on croire, avec la vie même. Son aptitude à souffrir, ou, si l'on préfère, son inaptitude à être heureux, est extraordinaire.

A l'âge où l'on accueille la vie et ses promesses de tout l'élan de sa force neuve, de sa confiance et de son espoir intacts, Guérin désenchanté se détourne déjà, plein de doute et d'amertume. Il est, pour ainsi dire, rassasié avant d'avoir eu faim et désaltéré avant d'avoir

1. Publiés par le *Mercure de France*.

senti la soif. Le charme de la nature, les spectacles innombrables du monde, l'amour que lui offre la femme pourront l'étonner et l'émouvoir, mais il ne poussera pas le cri d'extase que nous attendons, mais il ne connaîtra jamais la joie de se livrer complètement et de goûter en sa plénitude l'ivresse qui lui est offerte.

Aux heures de total abandon, lorsque sa tête appesantie de volupté repose sur les genoux de celle qui lui a livré son cœur, il se redresse soudain bouleversé et les larmes aux yeux, pensant à la séparation imminente, à la trahison probable, à la rupture certaine.

Si le matin est joyeux et s'il voit sourire les pelouses, les fleurs et les frondaisons dans la jeune lumière, il rejette la quiétude qui monte vers lui et, comparant son âme orageuse à la sérénité des choses, il maudit la beauté du jour.

Le crépuscule conseille-t-il l'apaisement et le repos, un besoin de tendresse le déchire et il ressasse sans trêve d'anciens tourments, de vieilles peines.

Il voyage, et la splendeur du décor nouveau ne distrait pas sa mélancolie, car il songe à ce

qu'il a laissé derrière lui ou à ce qu'il verra le lendemain.

Il aime son art et son labeur, mais son art lui est une torture, et dans le moment qu'il travaille, il pense à l'inutilité de sa besogne, à l'indifférence de la foule, à l'oubli de ceux qui nous succéderont, et il se décourage.

La lutte le tente, et il retombe, épuisé, avant d'avoir vraiment essayé le moindre effort.

Toujours, quoi qu'il fasse, où qu'il aille, au bord des flots, à travers la campagne, près de son amie, dans sa chambre de voyageur, dans l'asile de la maison paternelle, qu'il rêve, qu'il aime, qu'il asservisse à sa pensée les mots rebelles, le matin, le soir, sa tristesse ne le quitte pas. Une plainte obsédante et monotone retentit dans tous ses poèmes. Il l'a bien dit en dénonçant la vanité de son métier qui lui fait presser entre ses doigts « la flûte usée et noire des pauvres, des railleurs et des fous » :

Chaque jour sur les tons qu'hier elle modula,
Ma misère sanglote et demande l'aumône.
Et le passant muet songe et baisse le front;
Il m'écoute et revient, et trouve, chaque automne,
La flûte plus plaintive et mon mal plus profond.

Je le sais, nous croyons difficilement à la douleur des poètes, et nous sourions de leurs désespoirs et de leurs transports amoureux. Sans doute n'avons-nous pas tout à fait tort. Les poètes, — et, quelquefois dans la vie, les vrais poètes n'écrivent pas de vers, — usent de la douleur, de l'amour et de la mort comme des thèmes les plus propres à de magnifiques développements. Ils exagèrent et aiment ou souffrent moins qu'ils ne le disent, ou même pas du tout. Un poète est toujours, plus ou moins, du Midi. Certains feraient volontiers naître leur tristesse pour en tirer parti et presque tous sont consolés dès qu'ils ont raconté avec de grandes images leurs petits chagrins, et de belles métaphores leurs piètres déboires.

Mais, prenons garde, nous parlons de Guérin ; il ne s'agit pas d'un jeune homme qui s'est posé en martyr et donné volontairement une attitude romantique. Il s'agit de quelqu'un que ses souffrances quotidiennes ont usé et consumé jusqu'à le faire mourir. De même que Vigny, auquel je l'ai déjà comparé, il aurait pu écrire : « Je sens sur ma tête le poids d'une

condamnation que je subis toujours, ô Seigneur... » Il aima les siens, rechercha les consolations de l'amitié, composa de beaux vers, voyagea, et il ne parvint que rarement à oublier son angoisse. Elle subsista farouche et sincère. Nous serions mal venus à la nier quand elle éclate en cris si directs et si pathétiques. Écoutez :

Me sentant faible et seul au monde et misérable,
Cette nuit, j'ai broyé ma plume entre mes doigts,
Et sangloté longtemps le front contre la table,
Les poings crispés, buvant mes pleurs, mordant le bois.

Écoutez encore :

Je souffre, laissez-moi souffrir, laissez-moi seul
Dans le rêve où mon sombre orgueil me cadenasse,
Où le destin d'un fil douloureux et tenace
Me coud vivant dans mon linceul.

La plainte, maintenant, se fait moins âpre. Elle exprime une détresse si poignante, un tel sentiment de solitude et d'abandon que les larmes nous viennent aux yeux :

Tout être a son reflet ou son écho. Le soir,
La source offre à l'étoile un fidèle miroir ;
Le pauvre trouve un cœur qui l'accueille, la flûte
Un mur où son air triste et pur se répercute ;

L'oiseau qui chante appelle et fait chanter l'oiseau,
Et le roseau gémit froissé par le roseau :
Rencontrerai-je un jour un âme qui réponde
Au cri multiplié de ma douleur profonde ?

Oui, la tristesse de Guérin est sincère. Elle n'a rien d'artificiel, d'emphatique ni de littéraire. Comment l'expliquerons-nous ? Un médecin ne manquerait pas de noter chez l'auteur du *Cœur Solitaire* des signes de dégénérescence et, signalant son inquiétude perpétuelle, sa manie des voyages, parlerait de neurasthénie. La médecine n'a rien à voir ici. Laissons-la et gardons-nous d'imiter la grossière sottise d'un Nordau. Il n'en reste pas moins que Guérin, riche, indépendant, entouré par les siens de la plus tendre sollicitude, pouvant satisfaire des goûts difficiles et coûteux, aimant son art, jouissant d'une grande renommée sinon de la gloire, nous surprend par sa mélancolie invincible. Pourquoi est-il désenchanté à ce point et fatigué d'une vie qu'il n'a pas vécue ? Sa santé, il est vrai, le préoccupait, mais non d'une manière tyrannique. Enfin nous ne voyons aucune raison plausible à sa peine dont il disait :

Peine qu'on ne saurait nommer, chagrin sans cause
D'orphelin qu'à la nuit nulle chanson ne berce.

Elle existe cependant cette raison, et M. Henry Bordeaux nous l'a fournie[1] : « Son pessimisme, à lui, dit-il, est tout intime, et né du divorce profond et irrémédiable qu'il sent en lui-même entre une sensibilité avide de jouir et une intelligence qui d'avance le voue au dégoût et à la satiété. Le travail de l'analyse a desséché en lui non pas le sens de la beauté ni la convoitise, mais la spontanéité du cœur et cette simplicité dont le bonheur dépend. »

Rien n'est plus exact. Chez Guérin la raison contrôle toujours le cœur. La nature, l'amour, la poésie, l'ambition, la fortune ne l'ont pas trompé, mais il a trop voulu savoir la joie qui s'y trouve enfermée et connaître la qualité des plaisirs qu'il en retirerait. La vie demande que nous nous abandonnions à elle, confiants et un peu naïfs; le bonheur exige de notre part une certaine insouciance. Guérin, clairvoyant, guette,

1. Charles Guérin, par Henry Bordeaux. *Le Correspondant,* 10 mai 1907.

raisonne et calcule. Il y a en lui deux hommes, dont l'un lucide, méfiant, narquois et instruit de son expérience, arrête l'autre aussitôt qu'il se livre. Le duel est flagrant, le conflit perpétuel. Guérin le savait lorsqu'il écrivait :

> Mais les cœurs trop subtils savent mal s'émouvoir.
> . . . . . .
> Ah ! pourquoi donc toujours en soi-même descendre !
> Pourquoi prétendre aller au fond de ses douleurs
> Ou saisir les raisons de la grâce des fleurs?
> . . . . . .
> Nous n'aurions donc pas pu sentir plus simplement,
> Et, livrés sans pensée au charme du moment,
> Obéir au destin qui veut parfois qu'on vive,
> Pleins d'ivresse, en suivant la nature naïve ?

Telle est bien l'origine du pessimisme de Guérin. Il était merveilleusement doué et organisé pour aimer, en chacune de ses manifestations, en ses multiples aspects, la vie, pour accomplir dans la paix une œuvre parfaite, pour goûter les délices d'une tendresse féminine, et rien de tout cela ne lui fut permis à cause de la dualité que nous avons signalée.

Mais, précisément, c'est cette inquiétude et ce souci de l'analyse, c'est cette habitude de confronter son rêve, ses aspirations et la réalité, qui

lui ont donné la nostalgie du ciel et le besoin de Dieu. La nature et l'amour l'ont déçu ; son art ne l'a pas consolé ; son orgueil, qui était grand, n'a pas comblé son cœur ; ses velléités d'action sont restées vaines ; il n'a pas su fonder le foyer qu'il souhaitait ; incapable de supporter sa solitude et son angoisse, il a tourné son regard vers l'Infini et s'est réfugié en Dieu après l'avoir longtemps appelé et désiré.

IV

La nature l'a déçu. Est-ce donc qu'il était incapable de la sentir ou impuissant à l'exprimer ? Lui-même nous répond :

O nature, génie éternel, ô grand Être,
Je mets ma passion et ma gloire à connaître
Tes forêts, tes vergers, ta flore et tes moissons,
Et l'air et les couleurs de tes quatre saisons,
Et je dois à l'amour dont ta beauté m'enivre
Mon regret de n'avoir qu'une existence à vivre...

Certes, il l'aima de toutes ses forces et la célébra de toutes les manières. Je crois bien qu'il est, parmi les poètes de sa génération, l'un de ceux qui la regardèrent avec le plus de sollicitude et surent en exprimer avec adresse les aspects les plus fugitifs et les moindres nuances.

Tantôt il note une simple impression, et sa chanson retentit grêle et délicieuse comme celle

de Verlaine ; tantôt il s'exalte, élargit sa vision, et, s'égalant à la grave éloquence d'un Chateaubriand, son poème est une suite ininterrompue d'images harmonieuses et puissantes.

Néanmoins l'auteur du *Cœur Solitaire* n'éprouve que rarement ce délire sacré qui s'empare de certains artistes en face des forces naturelles. Il est plus capable d'émotion que d'enthousiasme et de frénésie. Mme de Noailles l'eût fort étonné. Son goût, sa pudeur instinctive, et, davantage encore sa constante habitude d'analyse lui interdisent les cris et les transports. Nous perdrions notre temps à essayer de découvrir chez lui la fougue qui nous entraîne d'un irrésistible élan et nous laisse, le poème terminé, tout frémissants.

Il n'a pas cela, mais quel observateur diligent et minutieux ! Qu'il sait bien dessiner le paysage d'un trait, choisir le détail typique, mêler au lyrisme l'accent familier et créer par la justesse harmonieuse des images l'atmosphère voulue ! Comme il est vrai et sincère ! Comme il pose, à coup sûr, chaque ton sur la toile ! Comme tout s'équilibre heureusement et se fond

en d'aimables proportions dans ses pages descriptives!

Guérin n'était pas de ces poètes qui s'imaginent connaître la nature parce qu'ils flânent, au printemps, dans le bois de Vincennes, et dont l'invention, adroite et peu sincère, supplée à leur ignorance des choses. Il gravissait la montagne, le bâton ferré à la main, s'installait, des semaines entières, dans un petit village de pêcheurs, habitait souvent la campagne, assistait à l'éclosion des plantes et à la maturité des moissons, regardait vivre les animaux et savait les mœurs des paysans. L'aspect des plaines et des bois, en leurs transformations successives, les travaux des laboureurs selon les saisons n'avaient pas de secrets pour lui.

Rien ne remplace le contact direct de l'artiste avec son sujet; nulle ingéniosité ne vaut le soudain éveil de l'âme, le brusque frémissement de la sensibilité devant l'objet qui les sollicite. Nous nous en apercevons en lisant Guérin. Il a vu les aïeules qui rêvent, le soir, se souvenant de leurs amours ; il a contemplé la belle fille diligente qui ramasse les gerbes avec sa faucille

et étonne les garçons par sa vigueur. Les chariots de foin dont l'essieu crie, les dernières voix retentissant sur la route obscure, les bruits du « seau clair où l'eau noire oscille », des fléaux éparpillant le grain, de la paille remuée dans les étables par les bêtes, il les a entendus. Il a touché de ses mains les fruits pesants de l'automne et la vigne transparente et blonde. Il a senti céder sous ses pieds les prés humides. L'éclair des faux coupant le blé l'a ébloui. Il a respiré l'odeur des champs mouillés, le parfum affaibli des fleurs, au crépuscule, perçu le cri des oiseaux voyageurs, suivi l'eau argentée des ruisseaux, écouté la plainte, semblable au grondement de la mer, que fait le vent agitant les arbres. Maints poèmes attestent son souci de bien voir :

C'est un des derniers soirs de septembre ; la brise
Promène sur les champs les cheveux de la vierge ;
L'ombre des peupliers est longue sur les berges ;
L'herbe humide vacille et tombe au fil des faux ;
Les feuilles des rameaux frissonnent, le ruisseau
Bouillonne au loin d'écluse en écluse ; on entend
L'écho sourd des fléaux qui s'abattent sur l'aire,
Des voix, des pas d'enfants qui font craquer les faînes.
Soirs de l'automne, soirs de douceur tendre et claire !

Guérin est un réaliste épris de notations exactes et minutieuses, mais il n'est pas qu'un réaliste. Peint-il un paysage, décrit-il une impression, il pense en même temps qu'il éprouve, il réfléchit en même temps qu'il sent, et l'idée accompagne aussitôt l'image. Il écrit :

> Le jardin languissant se gonfle comme un cœur
> Où mûrit un tardif amour.

S'il assiste au coucher du soleil, la couleur du ciel, le calme envahissant la campagne, la douceur de l'atmosphère l'émeuvent. Pourtant il n'oublie pas ses graves préoccupations; elles se mêlent à la beauté du spectacle qu'il a sous les yeux, et il dit :

> Le soleil qui descend au delà des collines
> Verse l'adieu de ses rayons mélancoliques
> Sur la mouvante mer sans fin des moissons mûres
> Dont la houle, semblable au vaste rêve humain,
> Roule, se gonfle et meurt et frissonne et murmure
> Vers la ligne du ciel qu'elle n'atteint jamais.

Il n'en saurait être autrement. N'oublions pas que Guérin n'a ni simplicité, ni spontanéité. Tout le dispose à aimer la nature ; il la sent mieux que personne ; elle pourrait lui être une

amie et une consolatrice. Il ne le veut pas ; il ne veut pas ouvrir des yeux ingénus et regarder, extasié. La plupart d'entre nous ont éprouvé aux heures de crise cette détente que donne l'ardeur d'un bel après-midi d'été, que nous impose l'enivrante mollesse du crépuscule. Nous sommes restés, malgré la violence de notre chagrin, engourdis, heureux de la trêve offerte, contraints et dominés par l'éternelle magnificence des choses. Pour l'auteur du *Semeur de Cendres*, il n'en est pas de même. Il refuse de se laisser distraire de sa mélancolie. La nature ne le subjugue pas. Il la considère en fonction de lui-même, y cherche des rapports et des comparaisons avec son tourment intérieur, et elle lui apparaît presque toujours comme un décor propre à faire naître sa douleur, à la méditer ou à l'exalter.

Voici, par exemple, un soir d'été. Le poète s'est assis parmi l'herbe chaude. L'angélus sonne, une brume bleuâtre indécise la campagne ; lent et tranquille, passe un attelage. Quelle douceur, quel calme! Qu'il serait bon de courber la tête et de supporter, sans vaine inquiétude,

le délicieux fardeau de cette heure !... Mais, lisons Guérin :

O silence des soirs d'été, profonde paix
Où, comme en un miroir, l'esprit qui se recueille
Voit flotter l'horizon nocturne du passé!
Nous nous sommes aimés un jour, et ce fut vain
Comme un rosier sur un tombeau. Je me souviens;
J'écoute bourdonner en moi l'amour ancien...
. . . . . .
Le soleil sur les blés et les coteaux se couche,
Mais ses rayons mourants me rendront-ils la bouche
Comme eux voluptueuse et large et tiède et rouge
De l'amante qui m'a pressé dans ses bras forts ?
Les épis aux lourds flots fauves me rendront-ils
Ses cheveux déroulés sur elle en ondes d'or ?
Les coteaux dont la nuit découpe le profil
N'ont pas l'inflexion charmante de son corps,
Et les parfums de fleurs que ces plaines exhalent
Ne sont pas doux à respirer comme son âme.

Puisque la nature ne le délivre pas de la tristesse qui l'obsède et qu'il recherche de préférence les aspects capables de flatter ses nostalgies et ses regrets perpétuels, Guérin sera, avant tout, le poète des soirs, de l'automne, des heures et des saisons où la nature succombe et défaille. Il aimera l'ombre, les instants d'imprécise lumière où les souvenirs du passé vous visitent, où se dressent les fantômes de votre jeunesse,

où les images des tendresses mortes vous hantent, où l'on entend davantage les mystérieuses confidences des choses, où l'on écoute mieux parler son âme. Il entrera dans le jardin désert envahi de ronces et de plantes sauvages, choisira le sentier solitaire. N'avoue-t-il pas, du reste, qu'au printemps embaumé de « l'arome des lilas ou des roses nouvelles » et à l'été versant « une ardeur taciturne », il préfère l'automne, « mois des fruits lourds et des graves pensées »? Seul, l'automne le rassérène et suscite l'éveil de son génie.

En effet, Guérin paraît ignorer la fougue de l'été et le réveil du printemps. Il ne célèbre guère la nature active et féconde. Elle ne l'attire pas, et il aurait sans doute manqué de la violence nécessaire pour l'exprimer. Par contre, il excelle à nous donner l'impression presque physique des crépuscules et des journées d'arrière-saison. Non seulement ses dons d'observateur le servent ici et il note avec une scrupuleuse précision les choses essentielles, mais il use d'un rythme traînant et languissant, de répétitions habiles, de calmes images, de sereines

comparaisons qui nous communiquent le frisson dont il tressaille. Il y a une jouissance vraiment exquise à regarder ces fins paysages décrits par Guérin ; on dirait que sa tristesse les voile et les adoucit encore. Nous revoyons les matins d'octobre couverts d'une brume légère, avec le blanc jardin miroitant au soleil et les arbres chargés des multiples et délicats dessins du givre. Il semble que nous suivons le poète lorsqu'il s'en va « sur le chemin sonore du coteau » où l'on entend « le tintement voilé des cloches de la plaine » et les bruits furtifs des bêtes fuyant dans la forêt voisine. Près de lui nous écoutons venir le soir qui ferme les roses et caresse les ramiers roucoulants, le doux soir qui « attriste l'adieu du soleil sur les tuiles » et qui « mêle les voix claires aux robes blanches ». Nous sentons descendre le repos et l'immense paix nocturne nous pénétrer dans le jardin pensif où il nous a conduits, ce jardin où frissonne un jet d'eau et dans lequel des couples amoureux se parlent à voix basse. Quand Guérin évoque le soir et l'automne, il trouve des accents ineffables, et son art tient du sortilège. On en

jugera par ce début d'un poème du *Cœur Solitaire* :

Ce soir après la pluie est doux ; soir de septembre
Si doux qu'on en voudrait pleurer, si plein d'abeilles
Qu'on fuit tout défaillant la pénombre des chambres.
C'est un soir de septembre un peu triste et c'est veille
De dimanche, et c'est l'heure où ceux de la maison
Viennent s'asseoir parmi les roses du perron.
C'est un soir de septembre et veille de dimanche.
On se tait ; la maison et les roses sont blanches.
L'automne, enlumineur silencieux et lent,
A déjà sur les murs rougi la vigne vierge.
La brise aux doigts furtifs fait trembler de l'argent
Sur la feuille, paupière agitée, et sur l'herbe ;
Avec l'angélus grave et résigné chemine
Le multiple retour, au lointain, des clarines ;
Des chariots de foin oscillent sur la route ;
Les peupliers d'or clair frémissent ; on écoute
Retomber le marteau sur le contre-heurtoir,
Et le plaintif appel des mendiants du soir.
Les fleurs lasses se font plus lourdes sur leurs tiges ;
Une étrange langueur, souffle à souffle, voltige
De l'aïeule, songeuse à cause de la mort,
A la vierge, pensive à cause de l'amour.
Nul ne parle ; la chair s'inquiète ; le jour
Impalpable s'efface et fond, comme un accord
Expire... Et la nuit monte, hélas ! au cœur des hommes.

Est-ce à dire que cette nature dolente en conformité avec les goûts et les aspirations de Guérin lui apportait un réconfort? Y puisait-il

une sorte d'amère douceur ? Y découvrait-il cette sympathie secrète qui endort les âmes blessées ? Pouvait-il enfin lui accorder une tendresse triste et résignée parce qu'il la croyait semblable à lui ?

Non, l'auteur du *Semeur de Cendres* était trop clairvoyant pour avoir ce demi-bonheur. La nature est perfide sous ses séductions, et il le savait. Lorsqu'elle paraît maternelle, lorsqu'elle s'harmonise à notre joie ou à notre désespoir, elle poursuit encore un autre rêve que le nôtre. Elle garde son secret, et nous avons beau l'interroger, nous ignorons tout de « l'obscur travail des germes » et des lois immuables qui la régissent. La nature qui demeure nous regarde, indifférente, nous qui passons. Elle tressaille de l'effort prodigieux des éclosions, frémit de son renouvellement incessant, assure ses fonctions sans nous, malgré nous, et, robuste, féconde, éternelle, se joue de nos peines infimes, sourit des petits drames qui bouleversent les cerveaux humains. La nature s'absorbe dans sa joie, peu soucieuse des cœurs privés de tendresse, des deuils et des larmes, insensible à notre ferveur,

méprisant notre admiration. Elle est aveugle et brutale ; elle nous dupe, nous ment et nous trahit ; elle est la marâtre.

Le poète alors s'éloigne d'elle, le cœur gonflé de haine et d'amertume. La nature ne sait pas distraire son inquiétude ni l'alléger, et elle ne peut même pas être la sœur compatissante de sa rêverie mélancolique. Il accuse et maudit, comme Vigny, le dédain des choses, car il faut toujours en revenir à Vigny quand on parle de Guérin. Rappelons-nous les vers de *la Maison du berger* :

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Qui ne peut remuer le pied de ses acteurs.
. . . . . .
Je n'entends ni vos cris, ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine,
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.
Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre
A côté des fourmis, les populations,
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations. »

Écoutons, maintenant, Guérin :

Mais la Nature avec orgueil poursuit son rêve :
Elle n'alliera pas notre sang à ses sèves.

Le jeune avril, le bel été, le vieil automne
Mènent leur ronde autour du linceul de l'hiver
Sans savoir qu'ils font naître, aimer et souffrir l'homme.
Dans sa joie égoïste et pleine, l'univers
Reste sourd au désir fraternel de la chair...
. . . . . .
La Nature, d'un geste ennuyé de marâtre,
Écarte notre soif de ses larges mamelles.
Elle va ; nos amours, nos rêves et nos peines
Étendus à ses pieds craquent comme les faînes
Éclatent sous les pas indifférents du pâtre.

Cette indifférence de la nature, Guérin s'en est plaint maintes fois avec une farouche âpreté. C'est qu'il aimait les plaines, les bois, la terre et le ciel, les aspects nombreux et changeants des saisons. Il les aimait au point de leur demander la délivrance de son tourment quand il sentait le besoin de Dieu. Il aurait voulu que la nature tant adorée par lui et qu'il avait si souvent regardée et dépeinte comblât tout ensemble son cœur et son esprit. M. Paul Delior l'a très bien vu[1], l'auteur du *Cœur Solitaire* fut porté à l'accommodement du panthéisme

1. Charles Guérin et la poésie philosophique. *Mercure de France*, 1er décembre 1907.

par son amour de la nature. « Il l'avait observée, dit-il, avec une si minutieuse tendresse! Comment n'en serait-il pas venu à la mettre au rang des Dieux! Il se laissa séduire avec complaisance ; c'était là un Dieu qu'il pouvait aimer, et qu'il croyait enfin saisir. »

Les hymnes panthéistes sont nombreux dans le *Cœur Solitaire* et le *Semeur de Cendres,* et nous y découvrons un Guérin exalté, frémissant, joyeux, soulevé d'enthousiasme par les fêtes de la lumière, des arbres et des plantes que nous ne retrouvons nulle part ailleurs. Son ivresse est aussi violente que passagère. Il aspire passionnément à se fondre dans le vaste univers « qu'on voudrait croire Dieu » ; il sent brûler « le corps en amour de la terre » ; l'air et les rumeurs le grisent ; il s'enivre à pleurer « de l'arome charnel d'une rose » ; vibrant écho, il souhaite répercuter les bruits les plus ténus. Le sang bouillonne dans ses veines ; la création entière vit en lui, et il voudrait se dissoudre en elle. Il désire de toutes ses forces

> Tressaillir au printemps nouveau, pousser des feuilles,
> Être la brume, l'eau du puits, le fruit qu'on cueille,
> Vivre enfin, sans se voir vivre!

Et il implore :

Puissante mère,
Prends-moi, terre des morts, terre des blés, ô terre!
Mêle mon corps vivant à ta grande poussière.

De même, il chante un vibrant après-midi de juin qui le plonge « dans une extase heureuse et confuse ». La terre est chaude ; l'air est en feu ; des vols de papillons zèbrent l'espace ; de rampantes fourmis processionnent ; on entend vibrer des moucherons ; la taupe « aux mains de vieil ivoire » creuse son trou ; les foins embaument. Et le poète, ayant décrit le paysage avec la merveilleuse précision qui lui est habituelle, sent toute l'énergie, toute l'allégresse, toute l'activité de la nature le pénétrer :

Arome, onde et rayon, et lumière et rumeur,
Il rêve qu'il retourne au réservoir des forces,
Qu'il n'est, substance unie aux changeantes écorces,
Qu'un atome de Pan pour une heure incarné.
Et l'homme, ivre de Dieu, s'irrite d'être né.

Mais, ici encore, Guérin aura tenté un effort inutile et sa fièvre tombera bientôt. La nature qui l'a transporté, un moment, ne tarde pas à l'effrayer. Il redoute d'abdiquer sa person-

nalité. N'est-ce pas sa gloire et son orgueil, à lui artiste, d'être différent des autres et de vivre solitaire? Il doit rester le froid et scrupuleux miroir

Qui reflète un instant midi, l'aube et le soir,
Sans que son eau profonde en soit jamais troublée.

S'il ne prend pas garde, il ne tardera pas à pleurer « son âme que le vaste univers aura bue ». Guérin nous dit sa crainte :

Mure comme un caveau ta cellule, poète!
Veille avec ta pensée et les livres des morts,
Crains de porter ton rêve et tes pas au dehors,
Car le dieu formidable et souriant t'y guette.
. . . . . .
O Pan, but éternel de ton propre désir,
Malheur à l'insensé qui cherche à te saisir!
Ton impassible rêve est sourd à sa prière.

L'exaltation du poète diminue ; son ivresse se dissipe. La vérité s'impose à lui, et la vérité, c'est l'impassibilité ou l'hostilité des choses. La nature ne lui a pas donné ce qu'il en attendait ; elle n'a pas tenu ses promesses. Guérin a été complètement déçu par elle.

V

Rebuté de la nature, l'auteur du *Semeur de Cendres* se tourne vers la femme. L'amour lui procurera-t-il le repos du cœur et l'équilibre de l'esprit?

Nous venons de constater que, sachant sentir la nature, la comprendre et l'exprimer, Guérin n'a pas pu jouir d'elle et y trouver, sinon le bonheur, du moins le calme. Il en sera de même au point de vue de sa vie sentimentale.

L'amour va lui donner, croirait-on, une félicité ininterrompue, une ivresse de toutes les minutes, tant il réunit, poussées à leur perfection, les aptitudes et les qualités de l'amant. Mais non. Et pourtant, quoique capable de protéger, de diriger et de consoler, il est tendre, délicat, intuitif, d'une sensibilité aiguë plus féminine que masculine. Flattant le goût de la maternité qui sub-

siste chez la plupart des femmes, il demande, pareil à un enfant, que l'on berce sa peine, mais, l'heure d'après, énergique et robuste, il soutient la douce créature qui défaille en ses bras et lève vers lui un visage bouleversé de désir. Il se montre dévotieux et reconnaissant, — avec quelle ardeur délicate, contenue et constante ! — de la tendresse qui lui est accordée. Il est doué de cette mélancolie plaintive, de cette gravité passionnée qui n'attirent pas tous les cœurs, mais qui retiennent invinciblement ceux qu'elles attachent. Il garde, sans réussir à l'épuiser et en l'exprimant sous mille formes charmantes, l'émerveillement perpétuel qu'inspirent les regards, la parole, le sourire de celle que l'on a choisie et dont les femmes ont raison de s'enorgueillir parce qu'elles y vérifient à chaque instant la puissance et la durée de leur séduction. Nul ne contemple avec des yeux plus soumis et plus caressants le visage et le corps de l'élue ; nul n'est plus sensible à la pureté de ses lignes, à l'harmonie de ses mouvements, au rythme de ses gestes. Il prononce les paroles que l'on attend ; il observe le silence que l'on souhaite. Enfin, —

et surtout, — Guérin a le mérite essentiel d'un amant : il aime à aimer. A toute heure et en tout lieu, l'idée de l'amour le hante, la femme lui est une obsession constante, une présence magnifique et douloureuse.

Digne d'inspirer l'amour, l'inspirant en effet, en éprouvant tous les raffinements et toutes les délices, Guérin ne sera pas encore heureux et rassasié ni délivré de son inquiétude.

Il aime à aimer, ai-je dit. La douleur et l'amour sont les thèmes essentiels de ses poèmes. A chaque page de ses livres ce cœur solitaire se lamente, crie son « immense fureur d'aimer et d'être aimé », appelle celle qu'il espère et demande à s'endormir « d'un doux sommeil, d'un long sommeil » avec des mains de femme sur son front. Depuis le jeune Adam regardant, extasié, Ève « large fleur de chair épanouie » qui sommeille près de lui et qu'il ose flatter « d'une main maladroite », jusqu'à Jenny, l'ouvrière, triste, le soir, dans sa mansarde où nulle tendresse ne l'a visitée, tout, pour Guérin, attend et désire l'amour. Elles attendent l'amour ces jeunes filles qui s'accoudent au balcon, à l'heure

du crépuscule, enlacées deux à deux, angoissées d'un trouble inexplicable et pareil et qui ont peur des mots qu'elles prononcent parce que l'amour s'y cache, et qui voudraient pleurer parce qu'un désir ravissant émeut leurs jeunes seins. Elles désirent l'amour ces vierges de vingt ans rieuses et joueuses qui sont venues dans le verger cueillir et mordre de leurs dents éclatantes les cerises de juin, ces vierges si jolies « sous le balancement léger des grands chapeaux » et qui, demain, devenues femmes, soumises à la douce et torturante loi, ayant peut-être déjà soupiré et pleuré, connaissant le grand mystère, retourneront avec de beaux enfants dans ce même verger. L'amour les guette, ces deux fiancés qui s'enivrent d'un trop long baiser et s'éloignent défaillants de l'odeur violente des tilleuls voisins. L'amour l'attend, ce bambin insouciant qui déchire les roses du jardin, en éparpille les feuilles, et puis cherche un jeu nouveau. Demain il rêvera « devant la fleur au sein nacré », et son cœur, pressentant la femme, sera déchiré par le parfum des pétales qu'il jetait jadis. Ainsi l'idée de l'amour revient à tout instant dans l'œuvre de Guérin.

L'amour... c'est lui qui le délivrera de son doute et de son mauvais orgueil. Qu'une femme paraisse aux moments d'impuissance et d'incertitude, de haine et de colère, qu'elle vienne, tendre et ignorante, offrir l'éternel asile de ses bras à l'éternel enfant que reste l'homme, et celui-ci, se réfugiant contre la bonne visiteuse, frémira, éclatera en sanglots, soudain calmé et consolé. L'amour... c'est lui qui l'empêche de goûter le repos nocturne et l'étreint à la gorge d'un souvenir « vivant et si profond qu'on en voudrait mourir », c'est lui qui fait tressaillir d'un même frisson, à la même heure, tous les êtres, c'est lui qui rôde insidieux, à la fin du jour, lorsque le poète refuse « d'ouvrir aux Passions qui frappent à la porte » et veut prier :

Souffles, voix... On croyait écouter Dieu qui parle,
Quand le seul vieil instinct charnel, hélas ! chuchote.
Le soir est plein de bras ouverts, de lèvres chaudes,
D'yeux trop grands qu'on voudrait fermer avec des larmes.
. . . . . .
L'herbe ondule au vent, l'eau bruit, et de la cime
Aux branches basses, l'arbre éperdu balbutie
Des mots que le désir secret de l'homme achève.

Le désir de l'amour ne cesse pas d'accompagner Guérin. La seule chose qu'il redoute c'est de

rentrer, à la fin de sa vie aventureuse, dans une maison déserte, et là, devant le pauvre feu rallumé, de connaître « l'horreur de n'être pas aimé ». Aussi quelle ferveur prend son imploration ! Comme il accueille celle qui répond à sa plainte anxieuse !

C'est donc toi, mon désir, ma vierge, ô bien-aimée !
Faible comme une lampe à demi consumée
Et contenant ton sein gonflé de volupté,
Tu viens enfin remplir ta place à mon côté.
Tu laisses défaillir ton front sur mon épaule,
Tu cèdes sous ma main comme un rameau de saule,
Ton silence m'enivre et tes yeux sont si beaux,
Si tendres, que mon cœur se répand en sanglots.
Toi vers qui je criais du fond de ma détresse,
Sœur, fiancée, amie, ange, épouse, maîtresse,
C'est toi-même, c'est toi qui songes dans mes bras !
Te voici pour toujours mienne, tu dormiras
Mêlée à moi, fondue en moi, pensive, heureuse,
Et prodigue sans fin de ton âme amoureuse !

Cette tendresse si souvent convoitée, Guérin la rencontra. Nous ignorons les circonstances de sa passion, et nous ne savons pas davantage le nom de la femme qu'il aima. A quoi bon être renseignés, et faut-il vraiment, comme on s'y attache depuis quelque temps, connaître l'adresse, la famille, les parentés, les robes et les

habitudes de l'amante qui inspira à un poète de beaux vers de joie et de douleur pour admirer ces vers ? L'auteur du *Cœur Solitaire* ne nous raconte pas son aventure sentimentale ; il ne nous fait pas de confidences directes, mais ses trois recueils contiennent un grand nombre de poèmes chargés d'allusions ou adressés à son amie inconnue. Nous pouvons donc, sans être indiscrets ou téméraires et sans injurier la mémoire de Guérin, risquer les hypothèses que ces poèmes paraissent justifier.

Son amour fut un pauvre amour inquiet, traqué et pourchassé. Ils se voyaient en tremblant, et la pensée de la séparation prochaine, du départ inévitable, des adieux avec les mots dont on essaie de se duper l'un l'autre et qui mentent si mal, leur interdisait de goûter la fugitive joie d'être réunis. Ils ne dénouaient pas leur étreinte dans le délicieux apaisement, mais dans la stupeur et l'angoisse d'avoir épuisé déjà le temps mesuré à leur ivresse. Leurs silences étaient trop chargés de pensées, et ils avaient peur de les briser. Des larmes amères trempaient leurs baisers ; ils tentaient de se témoigner une

vaillance dont leur misérable cœur n'avait pas le courage, et ils n'osaient plus sourire quand leurs regards se rencontraient.

Hélas ! ils étaient de ces amants qui se cachent, qui comptent les heures, qui frémissent au moindre bruit, se retournent, anxieux, durant leurs promenades, et se quittent, oppressés d'une silencieuse douleur, comme des étrangers s'en vont, chacun, vers leur destin, après une brève entrevue. Ils étaient de ceux-là qui doivent s'en remettre au hasard du soin de leur bonheur, qui se rejoignent sournoisement ainsi qu'on vole et que la vie sépare sans qu'ils aient le droit de maudire la vie ou le pouvoir de lutter contre elle. Ah ! ces tendresses mêlées de mensonges, où les amants sont aussi des complices et où la ruse avilit la beauté de l'amour, qu'elles sont chèrement, durement expiées ! Les infortunés qui les nouent s'infligent à eux-mêmes leur châtiment. Ils ne connaîtront jamais la douceur d'installer un foyer et d'y couler de calmes jours, avec des enfants jaseurs. Tout ce qui assure la durée et la sécurité d'un sentiment profond, tout ce que réclament notre cœur et notre ins-

tinct leur est interdit. Et Guérin, ayant fait ce rêve d'un abri rustique, d'une blanche maison enguirlandée de lierre et de jasmin, et d'un jardin « sonore de bruits d'eaux vives et d'oiseaux », est obligé de dire : « Nous rêvons quand il faut vivre, ô mon amie. » Il ne saura point « ce qu'un sage amour contient de paix ». Il ne s'endormira pas, chaque soir, plein de gratitude et de confiance, auprès d'une compagne heureuse et lasse. Combien de fois n'a-t-il pas exprimé, sous d'autres formes, sa torture :

Nous montons dans la vie, en peinant, côte à côte ;
Mais un mur entre nous suit le même chemin,
Hélas ! et l'on ne peut, tant la crête en est haute,
Se voir ni se donner la main.
. . . . . .
Quand l'étoile du soir, pour nous triste à voir poindre,
Réunit les amants heureux dans le repos,
Nous n'avons, vainement avides de nous joindre,
Rien à nous deux que nos sanglots.
. . . . . .
Mais une brèche enfin s'ouvre dans la muraille.
On s'élance, les bras tendus, éperdument,
Et les noces ont lieu sur un lit de broussaille
Où l'on souffre encore en s'aimant.
. . . . . .
Poursuivrons-nous plus tard le chemin, sans barrière,
Ensemble, tendrement l'un sur l'autre appuyés
Pour ne faire à jamais qu'une seule poussière
Et qu'une ombre unique à nos pieds ?

Nous comprenons l'envie secrète de Guérin devant ces amoureux qui se rejoignent, le soir, leur besogne terminée, à l'angle des rues et s'éloignent, furtifs, dans l'ombre. Ils sont pauvres sans doute ; ils ont peiné tout le jour, mais cette heure qui les réunit et entrelace leurs doigts le prive de son amie, et l'adieu échangé, après le dernier baiser, après les soupirs qu'il refoule et la grimace de douleur qu'il dissimule en essayant d'être fort, tandis qu'elle part très vite et se perd dans le crépuscule, il la suit des yeux, accablé de détresse, le cœur inerte, se sentant seul sur la terre.

Attentes douloureuses, brefs revoirs, séparations impatiemment supportées, regrets stériles, fureurs jalouses, solitude qu'il faut distraire par les voyages, lettres qu'on lit vingt fois parce qu'elles endorment votre chagrin et parce que l'on veut y découvrir ce que l'autre ne dit pas, telle fut sa vie d'amant malheureux.

Ils réussissaient à s'échapper ensemble, rarement. Ils pouvaient quelquefois dérober un peu de temps « au sévère devoir prescrit par la raison ». Alors ils savouraient avec une âpre pléni-

tude le répit accordé, oubliant leurs communes misères, presque heureux d'avoir la liberté de contempler le même horizon durant une ou deux journées. C'étaient des promenades dans les chemins creux, sur les coteaux que dore l'automne et où l'on écoute respirer la nuit; c'était le repas que l'on prépare en chantant et auquel l'on oublie de toucher quand les mains, les voix et les âmes se sont unies « dans l'ardeur d'une même prière » ; c'étaient les soirées, étroitement serrés en face du feu mourant, les longues haltes à la fenêtre où l'on s'accoude « pensifs après la volupté », les voyages où l'on s'enivre « d'être deux, d'être seuls, de pouvoir étreindre un peu déjà son rêve et se sourire », la vieille auberge, dans la montagne, qui vous reçoit, l'ombre propice de la chambre, le calme, la solitude, la muette exaltation d'un long désir, la blancheur nuptiale du lit...

Mais le reste du temps, le poète supporte des remords et des tourments doublés de ses tourments et de ses remords à elle. Pendant qu'elle mène la vie factice de Paris, du Paris d'hiver boueux et pluvieux, qu'elle court, sans plaisir,

de bal en bal où d'autres la tiennent et caressent des yeux sa gorge nue, pendant qu'elle souffre loin du très cher absent, celui-ci, la rage, le désespoir et la jalousie au cœur, s'enferme, des semaines entières, dans un petit village de Provence, et là, perdu, isolé dans sa chambre éclairée de l'incertaine lueur d'une bougie, il écoute la grondante rumeur des flots, les clameurs désordonnées de la tempête, les bruits furieux du vent répondre à ses regrets, à ses sanglots et à ses cris de détresse. Ou bien, il voyage. Il est ce voyageur qui traverse les villes et ne les voit même pas, qui va, obsédé d'une pensée unique et le regard fixe, vers un but qu'il ignore. Il nous dit :

> Que m'importe la ville où je me trouve ici ?
> J'ai pris le train pour fuir mon cruel vieux souci...
> . . . . . .
> Tout ce que l'âpre amour qui me domine entraîne
> De désir et de doute et d'espoir et de haine
> Bouillonne en moi sans fin comme un ferment impur...

Guérin ne parvient pas à oublier. Il travaille, et la chère image s'accoude au bout de la table d'étude ; il se promène, et le bien-aimé fantôme

chemine pressé contre lui, dans la forêt où l'on pleure librement, sous les pins maritimes où il écoute s'écrouler les vagues, sur la montagne qu'il a gravie, à la campagne « au temps où le blé mur ondule ».

Elle, là-bas, se lamente. Quand vient la nuit et qu'elle s'est tristement dévêtue, quand elle a considéré au fond du grand miroir son corps inutile, dans cette chambre où les objets lui évoquent les heures ardentes et douloureuses de leur amour, ayant pleuré, elle écrit :

..... Encore un jour vécu pour rien!
Mon bien-aimé, ce temps précieux, notre bien,
Se perd dans ton absence à des choses petites.
Jusqu'à ce soir j'ai fait des courses, des visites,
Reçu des gens. Je suis dans un vrai désarroi,
Et très lasse. La vie est affreuse sans toi.
Seule à présent, au coin du feu je reste assise,
Pieds nus et n'ayant plus sur moi que ma chemise.
C'est le tardif instant, dès l'aube réclamé,
Où mon cœur peut se fondre en toi, mon bien-aimé.
Je t'étreins fervemment de toute ma pensée,
Ton amour m'environne et me tient embrassée
Et me réchauffe mieux que l'ardeur du foyer.
. . . . . .
Que n'es-tu là, mon tendre ami, pour me saisir,
Pour respirer le souffle ardent de mon désir
Et m'emportant, muette, heureuse, inanimée,
Me faire sangloter et mourir d'être aimée ?...

Elle aussi voudrait être rassurée. Ame, corps et pensée, il la possède toute : même absente, elle est auprès de lui ; mais ne se lassera-t-il pas à la fin des jours amers qu'il a connus par elle, et son cœur inconstant ne choisira-t-il pas quelque amie moins lointaine et plus libre? Agenouillée dans le coin obscur d'une église, son front brûlant dans ses mains, elle exhale sa peine, gémit de désir, laisse couler ses larmes, se repaît de son amertume et demande, malgré son amour auquel le destin s'oppose, la force de remplir les devoirs d' « une existence ingrate et plus lourde à chaque heure ». Et puis elle souhaiterait tant qu'il écartât les doutes qui l'ont souvent blessée, qu'il se souvînt davantage des preuves d'affection qu'elle lui a prodiguées, qu'il comprît qu'une tendresse obstinée et fidèle, quoique lointaine, le veille et assiste à son labeur, qu'il ne souffrît pas !

Ses efforts sont vains. Aux heures du revoir, il l'aborde, le regard chargé de soupçons ; ses fureurs jalouses éclatent ; il se forge d'absurdes chimères ; elle lui inspire presque de la haine ; il la croit menteuse et coquette et perfide, fré-

mit de rage et d'angoisse en évoquant de torturantes images ; les mots d'insulte sifflent ; il la menace, se rue sur elle, à demi fou ; il rabaisse et dégrade leur amour. Il faut le triste et « suppliant maintien » de la misérable femme, toute sa patience, sa douceur et sa résignation pour ramener la confiance et la sécurité sur le visage bouleversé du poète.

Cet amour violent, atroce et délicieux, coupé de séparations, interrompu par des ruptures, renoué ensuite, dura très longtemps. Il inspira à Guérin quelques-uns de ses plus beaux poèmes. Ayant quitté son amie et croyant ne jamais plus la revoir, il écrivait :

Maîtresse, tendre et noble amie au pur visage
Qu'un sévère destin me ravit sans retour,
Si quelque triste et doux hasard t'apporte un jour
Ce livre d'un enfant prématurément sage
Où je pleure le temps, hélas ! de notre amour,
Où, fidèle et pieux souci, dans chaque page
J'évoque à mes yeux seuls ton invisible image,
L'ayant lu, ferme-le pour toujours. Dis-toi bien
Que tu ne viendras plus, confiante et paisible,
Bercer pour l'endormir, ton cœur contre le mien...
. . . . . .
Recueille-toi, regarde en arrière, revois
Les jours évanouis comme une troupe ailée ;
Revois le lac au pied des monts, les prés, les bois,

Et ma vie à ta vie étroitement mêlée ;
Notre chambre d'amour sur la mer et les soirs
Où la fenêtre ouverte au milieu des murs noirs
Découpait dans l'azur une baie étoilée.
Embrasse d'un coup d'œil d'adieu notre bonheur,
Tout ce passé d'hier qu'il nous fut doux de vivre ;
Et puis, dans ton nouveau foyer, brûle mon livre,
Et m'écartant malgré toi-même de ton cœur,
Rejetant le linceul sur la volupté morte,
Détourne ton espoir de la terre : Sois forte.

Résigné, mais non consolé, il l'imaginait souvent dans ses nuits sans sommeil, aux heures de lutte et de souffrance. Il la revoyait toujours compatissante et bonne :

J'imagine souvent ta maison ; je t'y vois
Usant dans le devoir une âme encor fervente ;
Je reconnais ton bruit de pas ; j'entends ta voix
Tendre et grave donner un ordre à la servante.

Ce soir, le jeune avril te gagne à sa douceur.
Tu te souviens, l'amour envahit ta mémoire ;
Et sentant tes genoux faiblir avec ton cœur,
Tu cesses de plier ton linge dans l'armoire...

Certes, une liaison de ce genre, — et nous devinons les motifs qui contrarièrent les amants, — n'était guère favorable à rassasier l'âme inquiète de Guérin au point de ne lui laisser plus rien à désirer et de calmer son cœur épris d'un

hautain idéal, mais nous commettrions une grande erreur en attribuant son mécompte aux difficultés qui traversèrent sa passion.

Les innombrables façons d'aimer se résument toutes en deux modes opposés et irréconciliables. Il y a les amants qui s'abandonnent, et il y a ceux qui veillent ; il y a les amants qui acceptent l'amour avec gratitude et allégresse comme un merveilleux bienfait, et il y a ceux qui le subissent avec crainte et tremblement comme une nécessité redoutable ; il y a les confiants, ceux qui ne raisonnent pas, les heureux, et il y a les jaloux, ceux qui gardent leur perspicacité, les malheureux.

Les premiers portent en eux leur tendresse telle une vivante vérité qui affermit leur vouloir et exalte leur sensibilité ; ils ont la joie paisible, la force tranquille qui imposent à ceux qui les rencontrent le respect et, souvent, l'envie ; on sent qu'une invisible présence les veille, les protège et les dirige ; on sait qu'ils atteindront le but qu'il leur a plu de choisir parce qu'ils y vont en toute confiance, et que régner sur les hommes, s'emparer d'eux et les dominer n'est

rien pour celui qui possède déjà le cœur d'une femme, pour celui qui est sûr de la main qui le guide et du cœur loyal contre lequel il oublie, chaque soir, la fatigue de son effort ; on devine que ni la haine, ni les méchancetés, ni les bassesses qui rampent ne peuvent les atteindre parce qu'ils regardent trop haut et droit devant eux, parce qu'ils auront toujours des bras où se réfugier, de douces lèvres qui boiront leurs larmes, des mains adroites à panser leurs plaies. Ces amants sages et fidèles, qui se donnent tout entiers et pour toujours, ignorent le mensonge et ne soupçonnent pas l'hypocrisie. Peut-être n'ont-ils pas découvert, peut-être ne sentent-ils pas ce qu'il y a d'inépuisable et d'illimité dans l'amour, mais leur amour leur suffit. Il est calme et fécond. Il les engage à la confiance, à la bonté, à la sympathie. A cause de leur amour, ils s'avancent dans la vie, vers la conquête, sans prendre garde à la ruse, à l'embûche et à la traîtrise; à cause de lui ils font l'aumône, sourient aux autres amants et aux petits enfants, goûtent l'accueil de leur foyer, remercient Dieu d'un rayon de soleil, d'une

fleur épanouie, d'une limpide journée de printemps, et toutes les joies ignorées des autres hommes leur sont les motifs d'un perpétuel enivrement.

Les seconds, les amants inquiets, ne puisent dans leur amour ni énergie, ni sécurité, ni grandeur. Il est pareil à une petite lumière brillante dans la nuit, sur laquelle ils veillent sans cesse, qu'ils protègent avec des soins jaloux et qu'ils redoutent de voir vaciller ou s'éteindre. Il est pareil encore à un trésor qui leur est offert et qu'ils enfouissent de leurs propres mains au lieu de le dépenser libéralement et d'en tirer les joies permises et promises. Leur richesse est là dans la terre ; pleins de méfiance, attentifs au moindre bruit, soucieux au moindre éveil, ils la gardent et n'obtiennent qu'un tourment continuel de ce qui devrait leur procurer l'allégresse et le plaisir. Ils n'osent pas s'approcher de ce beau feu clair, de ces flammes jaillissantes qui brûlent pour eux, et s'y réchauffer. Loin de puiser dans la tendresse qu'on leur accorde la foi et la force, ils doutent et hésitent. Leur amour ne les mène pas à la victoire et à la con-

quête, il les paralyse ; il ne les transfigure pas, il les diminue ; il n'épanouit pas leurs facultés d'action et de pensée, mais les resserre stérilement autour d'un vain objet. La femme qui les a choisis n'est pas, en même temps que l'amante, l'amie et la compagne, elle est l'enfant faible et peureuse qu'il faut garder contre elle-même et contre les autres. Ils ne s'endorment pas confiants sur l'épaule de leur maîtresse, mais guettent le sommeil de celle-ci. L'avenir les épouvante, ils sont inquiets du passé et ne s'abandonnent pas à la sécurité du présent. Leur esprit aux aguets s'empare avec frénésie de ce qui flatte sa manie jalouse ou sa secrète convoitise, et il y revient par de subtils détours quand bien même on lui offrirait les plus sûres garanties. Ils ne sentent pas leur joie si elle n'est pas accompagnée de souffrances ; ils veulent que des larmes brillent dans les yeux lorsque les lèvres sourient ; ils refusent ce qu'on leur donne et cherchent en deçà ou au delà. Leur bonheur est étendu à leurs pieds comme un beau lac immobile, mais leurs yeux se fatiguent vite de l'onde calme, et ils jettent les

pierres qui la troubleront, quitte à la vouloir paisible de nouveau, l'instant d'après. Mæterlinck parle quelque part de notre pauvreté et de notre misère à tous devant les gens qui s'aiment simplement. Les amants inquiets sont ces pauvres là.

Ne nous le dissimulons pas, Guérin était un amant inquiet. Nous connaissons trop déjà son caractère pour hésiter là-dessus une minute. S'il avait pu aimer en toute tranquillité, sans alarmes, soyez certains que cette tendresse l'eût vite fatigué ou bien qu'il se fût ingénié à la compliquer. Les sanglots, les reproches, l'amertume des séparations, l'ivresse des revoirs de sa crise sentimentale correspondent à sa prédilection pour l'automne, le crépuscule, les bois déserts, quand il demande à la nature d'être propice à sa tristesse. Il recherche, d'instinct, les aspects douloureux et pathétiques des êtres et des choses. Dois-je le répéter, ce poète n'était pas simple ; il aimait, avant tout, à se regarder vivre et souhaitait surtout ce qui sollicitait violemment sa sensibilité. Dans ces conditions, il ne pouvait pas s'accommoder d'un amour sans heurts, sans

contrastes, sans épisodes et qui ne le mît pas constamment en face de lui-même, tour à tour angoissé, calme, irrité, voluptueux. « La volupté, dit-il, nourrit pour fille la tristesse. » Guérin était un sensuel triste et il n'a chanté éloquemment son amour que parce qu'il y a trouvé amertumes et déboires.

Il est vrai, néanmoins, que nous découvrons, en feuilletant ses œuvres, plusieurs croquis que n'endeuille nulle mélancolie et où il célèbre les charmes de la bien-aimée. Encore qu'il nous fasse rarement entendre cet accent, il sait montrer son amie s'accoudant, le matin, au balcon et en fleurissant, pareille à une rose blanche, les vieilles pierres. Il se réjouit de la voir marcher souriante, « les seins hauts et formant de ses deux bras levés les anses d'une urne invisible ». Rien non plus n'assombrit ce gracieux poème où il compare les cheveux de sa maîtresse à l'ambre, au seigle mûr, au « miel plein de lumière », cheveux brillants comme des torches, si longs que la dernière boucle vient caresser les roses de ses talons et qui, dénoués et répandus, font à la forme chérie « un large

berceau de soleil ». Il se plaît également, en un badinage aimable, à comparer les deux rivales, sa muse et son amie. Hier, celle-ci était jalouse du travail du poète et pleurait « silencieuse et sans vouloir être calmée », inquiète des mots parlant de leur amour. A présent, elle ne craint plus qu'il se laisse divertir par le labeur. Que pourraient les Muses contre elle ? Ce qu'elles donnent passe-t-il en douceur le miel de son baiser? N'oppose-t-elle pas à leurs vains fantômes ses yeux où resplendit une âme soumise, son sang qui asservit la chair de son amant, toute sa triomphante jeunesse? Et, mutine, câline, elle entoure de ses bras frais le cou du poète, se frôle contre lui, hausse son corps svelte et lui mord l'oreille. Enfin nous lisons ces vers d'une fougueuse ardeur :

Vivant sachet rempli de nard, de myrrhe et d'ambre,
Tu répands tes parfums irritants dans la chambre.
Je te respire avec ivresse en caressant,
Comme un sculpteur modèle une onctueuse argile,
Ton corps flexible et plein de jeune bête agile.
La lumière étincelle à tes cils, et le sang
Peint une branche bleue à ta tempe fragile.
La courbe qui suspend à l'épaule ton sein
Emprunte aux purs coteaux nocturnes leur dessin.

Mais le poète est plus à son aise s'il conduit son amour souffrant dans la nature souffrante de l'automne et de l'hiver, s'il chante sa tendresse troublée et qui doit se cacher dans le trouble crépuscule et l'ombre du soir. Ce sont les heures et les saisons qui lui conviennent le mieux, et il les choisit de préférence, sûr d'atteindre au plus haut point de sa douleur et de son amour en exaltant l'une par l'autre, et de pousser son émotion à un degré sublime.

Il devient inimitable quand il note la honte heureuse de la femme appuyant son front sur le sein de son amant, la docilité craintive et timide de celle qui va se donner, la confusion rougissante, les sourires incertains et les dernière résistances d'une pudeur qui désarme, quand il peint la volupté assourdie d'une secrète angoisse, l'étreinte fervente dans le décor d'un nocture jardin plein de rumeurs et d'odeurs légères, quand il exprime ce qui rend le plaisir pensif, traître et décevant. Son art tout en nuances et en délicatesses, riche d'images nombreuses, habile à aménager le cadre voulu et à créer une atmosphère languissante, retenu dans l'expression non moins

que dans la pensée, se prête étonnamment à ce genre d'évocations :

Encore un peu ta bouche en pleurs, encore un peu
Tes mains contre mon cœur et ta voix triste et basse ;
Demeure ainsi longtemps, délicieuse et lasse,
Auprès de moi, ma pauvre enfant, ce soir d'adieu.

Les formes du jardin se fondent dans l'air bleu,
Le vent propage en l'étouffant l'aveu qui passe ;
L'heure semble éternelle au couple qui s'enlace,
Et l'ivresse de vivre unit les chairs en feu :

Ah ! qu'il nous faut souffrir, ce soir, ma bien-aimée !

Il écrit encore :

Je te devine proche au feu de ton visage.
Ma tempe en fièvre bat contre ton cœur battant,
Et, le cou dans tes bras, je frissonne en sentant
Ta gorge nue et sa fraîcheur de coquillage.

Écoute au gré du vent la glycine frémir.
C'est le soir ; il est doux d'être seuls sur la terre,
L'un à l'autre, muets et faibles de désir.

D'un baiser délicat tu m'ouvres la paupière ;
Je te vois, et, confuse, avec un long soupir,
Tu souris dans l'attente heureuse du mystère.

Quoi qu'il en soit, nous savons maintenant que Guérin, apte à ressentir et à inspirer l'amour plus que quiconque, doué de toutes les qualités de

l'amant, obsédé par la femme, n'était pas capable de trouver le repos dans cette tendresse qu'il souhaitait avec une si grande ardeur et qu'il appelait avec tant de véhémence. Il n'en était pas capable parce que son tempérament inquiet et sa manie du dédoublement et de l'analyse voulaient qu'il déformât l'amour dont on le gratifiait et qu'il s'élevât constamment de la sensation à l'idée, malgré sa recommandation :

Ne mêle pas l'esprit aux choses de la chair.

Pourtant, admettons qu'il ait pu aimer en absolue quiétude, en toute simplicité. L'amour alors aurait-il suppléé à son angoisse métaphysique et comblé le besoin d'une croyance supérieure qu'il portait en lui?

Non, même aux heures où Guérin s'est livré le plus à l'exaltation de la volupté et à la douceur des caresses, même aux instants où il a essayé de « redescendre à l'obscur délire de la bête » et, comme il le dit, de laisser la nuit d'amour éteindre sa pensée, la femme n'a pas réussi à l'endormir et à le subjuguer complètement. Elle n'est pas parvenue à lui imposer un total oubli.

Il est resté lucide dans les bras de son amante. Au delà du bonheur qu'elle lui offrait et de son affection périssable, il a cherché le bonheur absolu qui réside dans la connaissance de la vérité et « l'amour qui seul demeure ». Dans la plus intime union de cœur, de chair et de pensée, il a gardé la solitude de son âme inassouvie.

Voyez, les deux amants ont gravi un rocher « au temps du sombre équinoxe d'automne ». A leurs pieds, la mer gronde et hurle. Guérin s'écrie :

Mon âme qui, d'un âpre espoir et tout entière,
A l'immuable vie aspire obstinément,
S'irritait du destin qui force la matière
A chercher sans repos son propre achèvement.

« Où donc, criais-je, où donc est celui qui demeure? »
. . . . . .
Mais toi, la simple et faible et tendre créature,
Cœur sublime qui n'as besoin que d'un baiser
Pour saisir les profonds desseins de la nature,
Tu pleurais sans trouver de mots pour m'apaiser.
. . . . . .
« Hélas! hélas! il veut ignorer que je l'aime,
Disais-tu, ce pauvre homme amer et trop subtil!
Sous lui, comme une fosse, il creuse son problème;
Mes bras lui sont ouverts pourtant, que n'y vient-il? »
. . . . . .

O bien-aimée ! ô plainte à mes pieds répandue !
Heure farouche où tout en moi désespérait,
Où toute ma pensée affreusement tendue,
Luttait pour arracher au Destin son secret !

Souvent aussi il pleurait près d'elle. Ne comprenant pas, elle interrogeait :

Cher petit enfant, tu m'inquiètes ;
J'ai peur obscurément de cette peine étrange :
Quel incurable rêve ignoré des amantes
L'Infini met-il donc au cœur de ces poètes ?

Et le poète répondait :

Il ne faut plus parler, ma bien-aimée. Ah ! laisse...
La douceur de tes doigts à mes tempes me blesse.
Sache qu'il est ainsi d'immenses nuits d'étoiles

Où j'implore, malgré mon cœur, que tu t'éloignes,
Où ta voix, tes serments, ta bouche et ta chair nue
Ne font qu'approfondir ma détresse inconnue.

La présence de son amie ne l'empêche pas non plus de poursuivre son rêve :

Quand mon esprit s'apprête à faire un dur voyage
Que ta présence aimée entraverait bientôt,
Tu me dis en touchant mon front d'un baiser sage :
Adieu, pars seul, puisqu'il le faut.

Je pars donc. Le pays où je m'ouvre une route,
Je l'ai souvent déjà, mais en vain, visité,
Brûlant d'y découvrir dans les brouillards du Doute
Le temple de la Vérité.

La femme comme la nature ont donc déçu l'auteur du *Cœur Solitaire*. Ni l'une ni l'autre ne répondent à son attente. Il signerait volontiers cette phrase du *Journal* de Vigny : « O mystérieuse ressemblance des mots ! Oui, amour, tu es une passion, mais passion d'un martyr, passion comme celle du Christ : passion couronnée d'épines où nulle pointe ne manque. » L'amour est sans joie. Il ne donne pas la plénitude qui oblige à l'oubli de tout ce qui ne le concerne pas. Il laisse intactes les interrogations de l'esprit et ses aspirations vers l'absolu. L'amour est un piège où nous tombons infailliblement, une source de souffrances, et la femme n'est pas plus compatissante à celui qui réclame son aide que la nature. Vigny écrivait :

Car la femme est un être impur de corps et d'âme...
. . . . . .
L'homme a toujours besoin de caresse et d'amour,
Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour,
Et ce bras le premier l'engourdit, le balance,
Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.
Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,
Il rêvera partout à la chaleur du sein.
. . . . . .
Quand le combat que Dieu fit pour la créature
Et contre son semblable et contre la nature,

Force l'homme à chercher un sein où reposer,
Quand ses yeux sont en pleurs il lui faut un baiser ;
Mais il n'a pas encor fini toute sa tâche,
Vient un autre combat, plus secret, traître et lâche,
Sous son bras, sur son cœur se livre celui-là ;
Et, plus ou moins, la femme est toujours Dalila.

Guérin reprend et développe la pensée de Vigny. Il montre la femme « offrant sa jeune gorge blanche » aux baisers de Samson et berçant dans son lit la force humiliée du héros. Celui-ci sait bien que sa maîtresse est perfide et, « avec un grand orgueil amer », il attend qu'elle le trahisse, quand la lampe sera éteinte. L'auteur du *Semeur de Cendres* ajoute :

Hélas ! Tu sais pourtant qu'elle est fertile en ruses,
Tu sais qu'en laissant voir tes larmes tu l'amuses
Et que son cœur te trompe à chacun de ses coups ;
Et tu mets à ses pieds ta plus fière tendresse !
. . . . . .
Dans l'ombre de l'alcôve où la trahison rampe
Samson, las de l'effort, abdique, et, dédaigneux,
Frémit sous l'acier froid qui le baise à la tempe.
Il sommeille et sourit, rêve et ferme les yeux,
Pardonne... et Dalila lui tranche les cheveux.

Oublieux des labeurs ardus et de la lutte,
Ainsi l'homme souvent qu'une fausse douceur
Presse de renoncer son destin et son cœur
S'abandonne soudain à consommer sa chute.

Les chaudes voluptés enivrent son remords,
Et, vaincu par le miel de ta bouche embaumée,
Il se laisse lier les poings, ô bien-aimée,
Et courbe en soupirant sa tête désarmée
Devant l'harmonieux mensonge de ton corps.

Guérin, ayant perdu une nouvelle espérance et une nouvelle illusion, s'éloignait, effrayé, de la femme.

VI

Son art lui restait. Il pouvait lui suffire et le délivrer de son souci. Combien d'écrivains, de poètes, de peintres, de sculpteurs dont l'art a été la pensée constante, le but unique! La volonté d'accomplir une œuvre belle et durable, de se survivre en quelque manière, absorbe tous les instants d'une existence et ne laisse guère de loisirs à l'intelligence qu'elle accapare. Le travail prend nos forces, réclame notre lucidité et nous interdit les recherches et les investigations extérieures à son objet. On n'accomplit une grande chose qu'à la condition de lui donner son énergie et sa pensée sans réserves et sans tricherie, qu'en s'y livrant tout entier. Les vrais artistes le savent ou le sentent. Ils passent, dans la vie, ignorants et insouciants comme des

enfants, illuminés par leur rêve intérieur. Ils ne se détournent pas de leur but.

Mais, ici, il nous faut établir une distinction analogue à celle que nous avons déjà faite pour les amants. Certains artistes travaillent avec facilité. L'inspiration les visite dès qu'ils le souhaitent. Ils écrivent leurs vers, ils composent, ils sculptent la pierre, ils peignent leurs toiles de même que frémit un arbre agité par le vent, de même que chante une source, de même que la mer gronde. Ils accomplissent, pour ainsi dire, une fonction naturelle. Ils ont été créés pour engendrer la beauté et jouent leur rôle, simplement. La perfection de leur œuvre les occupe; elle ne les torture pas. Ils portent en eux une telle richesse, un jaillissement d'idées si continu, un renouvellement d'images si incessant qu'ils s'en remettent au labeur du lendemain de corriger ce qu'il y a de défectueux dans celui de la veille. Leur puissance les assure d'être excellents à un moment donné. Ils ignorent le trouble, l'inquiétude, les perplexités, et puisent, dans le quotidien accomplissement de leur besogne, une récompense et un bonheur

qui les dispensent de beaucoup tenir compte de l'opinion de leurs contemporains. Si on les attaque, il leur suffit de répondre par une magnifique fécondité, et ils savent que la postérité retiendra leur nom. Travailler leur est nécessaire. Ils ne voient et ne désirent rien en dehors. Leur allégresse est complète.

D'autres, au contraire, ont une inspiration lente, rare et difficile. Leur labeur leur est une souffrance. Ils l'entreprennent sans enthousiasme et le quittent avec une impression d'allègement. Ils peinent à saisir la pensée qui les fuit et à s'emparer d'une forme qui les contente. Le remords de n'avoir accompli qu'une chose médiocre, l'inquiétude de n'avoir pas bien servi un art qu'ils placent très haut, les obsèdent. Les ressources de leur esprit et de leur imagination sont restreintes. Chez eux, la perfection doit suppléer à l'abondance et à la facilité. Ils sont obligés de montrer la maîtrise que donnent une longue patience et un effort tenace pour s'égaler à ceux de leurs rivaux, — les prodigues et les féconds, — qui ont été plus libéralement doués. A chaque instant ils hésitent, tâtonnent, s'arrê-

tent, reculent, se posent d'inutiles interrogations. Ils connaissent des heures d'abattement et de désespoir. La besogne qui leur paraissait admirable n'est plus, tout à coup, qu'un jeu stérile. L'idée du jugement que l'on portera sur eux paralyse leur élan et les laisse agités, privés de confiance et de courage. Enfin, comme ils travaillent avec ferveur mais sans plaisir, ils estiment que la gloire est bien due à leur acharnement. Ils réfléchissent qu'ils n'ont peut-être pas celle qu'ils mériteraient et ils se désolent parce que les générations futures les oublieront sans doute.

Nous pouvons ranger Guérin dans cette seconde catégorie d'artistes. Il s'imposait un labeur régulier et n'éprouvait aucun plaisir à écrire ses poèmes. « Je travaille avec nausée, disait-il[1], huit heures par jour. » Pour lui rien n'est plus triste que d'avoir une âme qui rende « au rêve qui la heurte un écho trop vibrant », et il déclare que « la pensée est la plus amère des maîtresses ». Il la compare à une courti-

1. Jean Viollis. Charles Guérin, *déjà cité*.

sane cruelle fermant son lit à l'amant sincère et généreux qui la caresse, la couvre d'étoffes précieuses et de bijoux. Le poète disposé à tout donner, à vendre sa vie et son éternité afin d'embellir un peu sa pensée, est cet amant, je n'ai pas besoin de le dire.

Ailleurs, l'auteur du *Semeur de Cendres* nous retrace les affres de l'esprit qui « se perd dans la forêt des mots ». Il trébuche et frissonne parmi les rameaux enlacés et les troncs rugueux, s'émeut des bruits qu'il perçoit...

> Et dans la haute nef de la forêt nocturne,
> Prisonnière des mots profonds comme des murs,
> La pensée impuissante à formuler son rêve,
> Anxieuse, attend l'heure où le jour qui se lève
> Baigne d'un pâle éclat les feuillages obscurs.

Guérin connaît aussi les soirs où l'on se sent « pauvre d'âme et de pensée ». Les vers écrits la veille et que l'on croyait sublimes vous paraissent maintenant ridicules. Il semble « qu'on soit au bout de sa puissance de poète ».

Le travail assidu qu'il s'impose lui paraît plus pénible et plus ingrat que la tâche du mineur s'enfonçant, chaque jour, dans la nuit ou celle

du plongeur allant, lesté d'une lourde pierre au pied, arracher leurs trésors aux lits des sables sous-marins. A coup sûr, il y a de rudes labeurs, il y en a auxquels on succombe peu à peu, et l'homme échange souvent sa vie contre un peu d'or. Pourtant, affirme Guérin, ils sont moins durs que celui du poète « tenaillé du sublime souci » de la gloire.

L'auteur du *Cœur Solitaire* envie les artistes, ses compagnons, qui chantent sans nulle peine et peuvent exprimer leur « âme sonore à loisir ». Les heureux, ils ignorent les veillées amères! Pour ces privilégiés, les mots s'ordonnent harmonieusement et sans effort, et leurs strophes bien cadencées reflètent aisément les mille aspects du monde, les murmures innombrables de l'univers. Riants des rêveurs studieux, ils passent leurs jours dans la joie.

Il s'en faut que Guérin ait une semblable facilité, et il nous confesse ce que lui coûtent ses poèmes :

> Je subis la peine du dam,
> Je répands les sueurs sanglantes
> Du vieil et du nouvel Adam,
> Goutte à goutte, en des œuvres lentes :

Et j'en signe l'aveu hautain
Pour flatter dans leur rude voie
Tous mes frères que leur destin
Lie au joug des labeurs sans joie...

Son art, nous le voyons, n'est pas une source de plaisir pour Guérin puisqu'il a le travail lent et difficile; en outre, son inspiration est limitée, peu abondante, peu variée, et il s'en aperçoit avec sa clairvoyance habituelle. Il sait que son esprit est frère de ces foyers avarement nourris qui « font de grandes clartés soudaines, vite éteintes ». Il a chanté d'une manière admirable, sur des modes nombreux, en usant de ressources diverses et précieuses, les aspects de la nature, ses angoisses et ses ivresses d'amant, son tourment d'écrivain, l'inquiétude de son âme, mais est-ce là tout? A-t-il parcouru l'immense domaine de la poésie? Ne manque-t-il pas des cordes à sa lyre? N'y a-t-il pas d'autres sujets plus nobles et plus généreux capables d'émouvoir un cœur, de faire vibrer une âme de poète?

Guérin comprend que son habitude de se regarder et de s'écouter vivre, son impuissance à s'évader hors de lui-même sont sa faiblesse s'ils

assurent sa grandeur. Lorsqu'il s'interroge en toute sincérité, lorsqu'il procède à son examen de conscience, il est obligé de convenir que ses livres l'expriment, lui seul. Du reste, il y a mis son être entier non sans une grande beauté qui vient de sa franchise ; il a laissé son âme s'y répandre comme l'épi, « frappé des fléaux, éclate, en grains fécond », et il a le droit d'écrire :

> Si, modelant la strophe émue et cadencée
> Sur sa gorge orageuse où grondent des sanglots,
> Un poète a soufflé son âme dans les mots,
> C'est l'homme dont ce livre affirme la pensée.

Reconnaissons-le, l'auteur du *Semeur de Cendres* a été, en effet, un grand, un extraordinaire poète dès qu'il a parlé de lui, tant qu'il a parlé de lui, et ceux qui lui ressemblent se retrouveront dans son œuvre avec leur besoin d'amour, leurs déchirements, leurs larmes, leur tristesse, mais, encore une fois, il y a autre chose, et beaucoup d'autres choses qu'il n'a pas senties et que, simple analyste lucide de son tourment intérieur, il a été impuissant à dire. Ah ! comme Guérin sait bien ce qui lui manque ! Il l'avoue humblement, il n'a pas su peindre « le véritable

amour chaste et puissant » ni « l'esprit épanoui dans la chair invisible ». Il n'a pas su davantage attendrir les mères douloureuses en leur évoquant les beaux enfants qui chantaient et jouaient et « dont la douce cendre emplit les tombes creuses ». Il n'a pas salué « l'aigle en sang des drapeaux lourds » ; il n'a pas exalté le régiment qui marche à la mort.

Tout à l'heure Guérin implorait le Seigneur et lui demandait si son nom méritait de vivre « entre les noms célèbres ». Or, le Seigneur lui répond :

As-tu mêlé ton cri suppliant à l'hommage
Que la création apporte à l'Éternel ?
Ton livre a-t-il sa voix dans l'hymne solennel
Que forment les torrents, les mers et le feuillage ?

Enfin, comme un grand vent qui flagelle les blés
Et les fait murmurer d'un horizon à l'autre,
As-tu d'un souffle fort ouvert, ô jeune apôtre,
Un sillon frissonnant dans les peuples troublés ?...

Non, affirme une voix secrète, et voici, pour Guérin, une nouvelle raison de se désespérer.

Ce qui le désola plus encore que son inspiration limitée, ce fut de se sentir inférieur à l'idéal difficile qu'il s'était proposé. Il avait la

conviction que, même dans un champ restreint, il ne pouvait pas être un bon ouvrier. L'auteur du *Cœur Solitaire* se faisait une idée très noble, et infiniment respectable, de son art. La poésie ne lui paraissait pas un délassement futile et facile. Le poète, selon lui, est investi d'une mission trop belle pour qu'il n'y consacre pas toutes les ressources de son cœur et de son intelligence. Dire sa joie, sa douleur, ses amours, se raconter sans autre préoccupation que de se délivrer d'une émotion, sans souci de l'avenir, ne suffit pas. Il importe de songer à la postérité et d'essayer, dans la mesure de ses moyens, d'écrire une œuvre durable et forte. Tant pis si les mots « refusent l'accord où les appelle la pensée » et s'il est pénible de chercher son âme « dans l'hostile rumeur de la vie où se perd le murmure incertain de la source cachée » ; tant pis si la besogne est ardue, l'inspiration fugitive et malaisée. Le poète doit, malgré tout, se livrer tenacement et fougueusement à sa tâche.

Guérin exprime cette idée, sous des formes diverses et à maintes reprises, dans ses recueils. Il y revient avec une insistance significative,

la reprend de toutes les manières, et, pour célébrer la dignité, le charme et les angoisses de son labeur, use d'une grande richesse d'images.

Ici, il explique comment sa strophe tressée vers à vers, lentement modelée et polie, prend l'heureux mouvement de « la gorge en amour » de sa maîtresse, bruit comme les blés, parle la langue nombreuse de la mer, imite la rumeur du vent dans les bois et la chanson du rossignol.

Là, il se compare au potier, « modeleur de l'obéissante argile », qui façonne l'oiseau, l'insecte et la fleur. Le poète maniant « l'idéal limon des mots » est pareil à lui et il fixe d'une main frémissante d'amour « le contour invisible de son rêve ».

Plus loin, il rapproche sa besogne de celle du forgeron qui « bat le fer avec des gestes souverains ». Tandis que le marteau ressaute sur l'enclume, il écrit, et le son du métal lui enseigne la mesure de ses strophes. Il déclare :

« Compagnon, nos travaux, il est vrai, sont divers;
Pourtant, quoique le tien où j'assiste m'ignore,
Il m'instruit à pétrir sans relâche mes vers,
Et les cadence au gré de son rythme sonore. »

Hélas ! il ne suffit pas toujours de lutter et de peiner pour atteindre le but auquel on aspire. Guérin pense à ces vieux poètes qui n'ont pu cueillir « la fleur des lieux sublimes » et sont tristement redescendus du « pic austère où croît la gloire » si pénible à gravir. A présent, oubliés et mélancoliques, ils « lamentent leur passé, leur solitude et l'âge ». Peut-être sera-t-il semblable à eux ?...

La mémoire de l'homme est une pierre dure,
Et le poète y rompt son outil et son cœur
Sans qu'il ait pu graver de strophe qui l'assure
Dès ce temps à jamais d'un toujours jeune honneur.

Promptement, il se décourage :

Je sens le cœur humain trop large pour mes strophes ;
Le vieil air douloureux, d'autres l'ont mieux chanté.

Il s'aperçoit de l'inutilité de son effort, de la stérilité de son ambition ; il déplore son manque de génie. Rien, dans ses poèmes, « ne touche au fond sacré de l'humanité », et ceux qui le lisent croient entendre crier un enfant qui n'a pas encore souffert ; ils l'accusent d'être « un baladin qui mime les sanglots » ; ils disent que

ses vers sont des mots vains, de simples mots, et ils ont raison :

> Hélas ! ceux qui m'ont lu ne disent que trop vrai.
> Que n'ai-je le génie âpre qu'il me faudrait
> Pour émouvoir profondément leurs cœurs secrets?
> Hélas ! oui, je voudrais leur offrir en écho
> Le livre où chaque amant revivrait ses baisers,
> Et, puisqu'au fond tout est des mots, rien que des mots,
> Savoir au moins les mots divins qui font pleurer.

Mais, il ne les sait pas, ou, du moins, il croit les ignorer. Aussi une amertume définitive s'empare-t-elle de lui. Les vers qui exigent un si pénible travail, on les grave, dit-il, dans une vaine cire. Il n'est plus question de la grandeur du rôle du poète; au contraire. Le poète est un « mauvais jardinier », un « orfèvre vain ». Il ressemble à ces histrions qui « feignent d'un cœur joyeux des tristesses sublimes ». Guérin bafoue ce qu'il admirait et respectait, il y a un instant. L'art, qu'il plaçait très haut et qu'il voulait servir sans défaillance, devient un amas « de mots creux et brillants, pareils aux perles fausses » ; il n'est composé que d'airs d'opéra et de « gestes sans âme ». Le poète « simule un rictus infâme », et du tréteau boueux où il est

monté, il jette des baisers à la foule ivre qui l'applaudit.

Guérin exècre maintenant ce qui l'a déçu encore une fois. Il compare son âme à une prostituée. Elle est prostituée, puisque le poète n'hésite pas à la livrer aux passants en racontant son passé, son amour, sa douleur, puisqu'il s'en sert pour achalander son livre comme on met dans une auberge une servante jeune et fraîche. Exaspéré, il s'écrie :

> Chante ta peine, oui, pauvre enfant, tords-toi les bras,
> Et quand, lasse, quittant l'estrade, tu viendras
> Quêter des pleurs de groupe en groupe, ces ingrats
> Te salueront en chœur d'une longue huée...

Quelle prodigieuse déception, quel désarroi complet supposent de tels accents ! Non seulement la poésie n'a procuré aucune allégresse, aucun réconfort à Guérin, mais il en vient à se blâmer du temps qu'il a consacré à la servir, en amant dévot :

> Telle est donc la beauté qui fut douce à mes bras !
> La fleur de ma tendresse et mes belles années,
> C'est à ce monstre-là que je les ai données !
> . . . . . .

C'est pour avoir enfin trop chéri ma pensée,
Que me voilà, pleurant ma force terrassée,
Et rassemblant ce qu'il m'en reste pour haïr
Mon œuvre que je vois d'heure en heure vieillir!

Il a presque répété cela, sous une forme moins romantique :

Objet du labeur entêté
Qui tient ta jeunesse asservie,
L'incertaine immortalité
Vaut-elle une heure de ta vie?

Sache, avant d'en souffrir demain,
Que la plus hautaine couronne
Où puisse aspirer un front humain
Mord les tempes qu'elle environne.

Pourtant ce labeur ingrat, cette vaine et douloureuse besogne où sa jeunesse s'est consumée, aurait pu avoir sa récompense! Le poète méritait la gloire. La gloire!... Amère dérision! Un « rigoureux destin » le laisse inconnu, et si les hommes se sont divertis quelques heures du « tourment sublime » qu'il porte en lui, ils ne se rappellent même pas son nom :

Mais les hommes? Beaucoup m'ont ignoré; les autres,
Indifférents aux cris profonds jaillis du cœur,
Opposent à ma voix ce silence moqueur
Par où le siècle ingrat accueille ses apôtres.

Ce regret, ce sentiment d'une injustice qu'il estime très grande parce qu'il a honoré la poésie de son mieux, revient de nouveau :

> Hélas ! Je porte en vain, poète,
> L'orgueil d'un labeur obstiné !
> Mon temps dans sa marche inquiète,
> Ignore encor que je suis né.

Si Guérin n'avait pas eu de son rôle une si haute opinion, il n'aurait pas souffert à ce point de son manque de gloire, mais, que l'on y songe, ce poète méconnu, — ou qui se croit tel, — est le même qui, lorsqu'il ne doute pas de son talent, ose, tant il se sent investi d'une dignité sacrée, proclamer devant la mer « son orgueil aux quatre aires du vent », et, dans la solitude, « mesure enfin son âme et connaît sa grandeur ». Il nous est facile de juger sa déception.

D'ailleurs, s'il ne croit pas à l'équité de ses contemporains, il ne croit pas davantage à la justice de la postérité. Ce qui fait pleurer aujourd'hui fera rire demain, et après-demain nulle mémoire ne gardera « le son de plus en plus affaibli » de ses vers. Il a souvent sangloté en y

réfléchissant. Un instant, il est vrai, il se flatte du doux espoir qu'une vierge « à la veille des noces » trouvera plus tard ses livres et, soupirant « aux vers d'amour qu'elle murmure », évoquera, dans le jardin où elle se promènera, sa « forme évanouie » et son « âme envolée ». Le poète ne s'attarde pas à cette pensée charmante et, sa tristesse reprenant le dessus, il dit enfin :

> Que laisse-t-il, hélas! notre sublime effort?
> Une glèbe, stérile après la moisson faite,
> De la cendre, une paille envolée... O poète,
> Et c'est ainsi qu'on meurt encor après la mort.

Lamentable conclusion et qui nous prouve de nouveau l'incurable pessimisme de Guérin!

Ainsi, il a consacré à l'art le meilleur de son temps, les plus belles années de sa jeunesse ; il lui a donné les forces vives de son esprit et de son cœur, et, cela, sans aucun résultat, sans aucun bénéfice d'aucune sorte. Son douloureux labeur n'a été payé que d'une indifférence presque générale en attendant l'oubli définitif des siècles à venir.

Non, l'art n'est pas une religion qui console ses serviteurs. Il ne les absorbe pas au point de

suppléer à leur besoin d'une croyance plus haute. Nous ne pouvons pas substituer son idéal à cet autre idéal que réclament notre raison et notre sensibilité.

L'auteur du *Cœur Solitaire* avait espéré trouver dans le culte assidu de la beauté, dans un travail opiniâtre l'emploi total de ses facultés. Il croyait éprouver ces ivresses qui nous jettent hors de nous-même, et, à défaut du bonheur absolu, ces satisfactions de la besogne noblement accomplie et de la renommée dont se contentent la plupart des hommes. Il n'était pas plus avancé qu'auparavant. L'art ne l'avait en rien distrait de désirer une foi dirigeant ses actes et les expliquant. Il ne l'avait pas empêché de songer au problème de sa destinée.

C'est que Guérin avait encore manqué de simplicité et qu'il avait trop demandé à l'art, comme à la nature et à la femme. Au lieu d'être satisfait de son talent et d'en tirer les joies réelles qu'il était capable de lui procurer, son humeur inquiète avait voulu qu'il recherchât ce qui lui manquait, qu'il s'aperçût des raisons de son infériorité, qu'il se comparât à d'autres et

que le besoin de la gloire et d'une inégalable perfection le tourmentât.

Son souci était très estimable, et nous lui devons ces poèmes achevés qui feront vivre son nom, quoi qu'il ait cru, mais, dans ces conditions, le travail ne saurait être une délivrance ni un allègement, et nous ne sommes pas surpris que Guérin écrive dans son dernier livre, *L'Homme Intérieur* :

Ta jeunesse, à tort obstinée,
Ne sut longtemps que s'abuser
A croire que la destinée
Trouve sa fin dans le baiser ;

Et ce fut son erreur encore
D'avoir pu penser qu'on nourrit
Le cœur vide et qui se dévore
En gorgeant de rêves l'esprit.

Aujourd'hui, rongé d'amertume,
Tu mesures l'inanité
Du double essai qui la résume :
Littérature et volupté.

Ce qu'il y a en dehors de la littérature et de la volupté, Guérin persévère à le chercher.

VII

Malgré les déceptions que la nature, la femme et l'art avaient infligées à l'auteur du *Cœur Solitaire*, une attitude encore lui était possible. Il pouvait, pour échapper à son besoin de l'infini, se réfugier dans un orgueil stoïque.

La nature est hostile ou indifférente ; la femme ne comble pas nos aspirations et nous trahit ; l'art nous déçoit. Soit. Nous ne chercherons pas plus avant ; nous ne nous épuiserons pas davantage en luttes stériles ; nous ne permettrons pas que de nouveaux conflits nous déchirent. Nous réfugiant dans notre indomptable fierté, nous mépriserons tout ce qui n'est pas elle et nous rabaisse au rang des misérables créatures torturées de vains scrupules et de fallacieux problèmes.

Guérin faillit adopter cette méthode, et son orgueil l'aurait certainement détourné de ce qu'il a appelé l'inquiétude de Dieu si son héré-

dité catholique n'avait pas pesé sur lui et s'il n'était pas resté, malgré ses efforts, le « passant qu'une soif inconnaissable altère ».

Il ne faut pas se lasser de comparer Guérin à Vigny. Rappelons-nous ce que ce dernier répondait à la cruauté de la nature, de la femme et de Dieu. Après s'être vainement adressé à eux, il écrivait :

A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.
— Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de force et de fierté,
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche !
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche,
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

En outre, Vigny notait dans son *Journal* : « Je pense qu'il y a des cas où la dissipation est coupable. Il est mal et lâche de chercher à se distraire d'une noble douleur pour ne pas souffrir autant. Il faut y réfléchir et s'enferrer courageusement dans cette épée. »

Cette idée de la noblesse et de l'utilité de la douleur est très chère à Guérin, et c'est là que s'atteste le plus son orgueil. Sentir et savoir que le sort vous a désigné pour éprouver une angoisse étrangère aux autres hommes, a fait de vous un privilégié de la souffrance, ne vous met-il pas à part d'eux, ne vous donne-t-il pas une réelle grandeur? Donc, glorifions-nous de notre tourment au lieu de nous en plaindre. De même que Vigny, ne craignons pas de l'accueillir et de le regarder en face. Il sera fécond, si nous l'acceptons courageusement, et, nous libérant des vaines poursuites, nous permettra de faire avec énergie notre « longue et lourde tâche ». La douleur ainsi comprise et subie n'est qu'une forme supérieure de l'orgueil, et s'enfermer dans sa douleur ou son orgueil revient au même.

Dès lors, Guérin exalte la douleur. Elle nous reste, elle seule, lorsque tout nous abandonne et que nous doutons de tout. Il y a des soirs où les mots « infâmes et moqueurs » sifflent entre nos lèvres, où l'on blasphème l'amour qui ment et la gloire qui trompe, où l'on est, à la suite

de désillusions trop nombreuses, haineux et fou. Il y a des jours où rien d'utile ne tente dans la vie, où l'on éprouve à douter de soi-même une âpre volupté. Enfin, nous mesurons parfois la vanité de l'effort et de la lutte, nous méprisons les doctrines menteuses des philosophes, nous n'attendons plus que la mort... La souffrance nous reste; gardons-nous de la répudier ; laissons son « peigne d'airain » labourer notre chair. Les grands cœurs sont ceux que le destin a frappés. Et l'auteur du *Semeur de Cendres* contre qui le destin s'acharne, qui passe tour à tour « par toutes les douleurs de la chair et de l'âme », se compare à « l'acier qu'on forge au sortir de la flamme ». Le métal résiste d'abord, crie et retentit sous les coups de l'ouvrier, mais quand il a été martelé, façonné, retourné cent fois sur l'enclume, on le plonge dans l'eau froide, et il y reçoit « la trempe qui l'azure et, resserre son grain ». Guérin ajoute :

Moi-même ainsi, frappé par le sort implacable,
Je tire ma valeur des chocs qui m'ont dompté,
Et chaque effort nouveau dont mon bourreau m'accable
Accroît ma volonté.

Sa douleur, le poète la retrouve, chaque soir, en rentrant à son foyer. Elle attend, fidèle maîtresse, le fidèle amant qui ne saurait lui échapper. Elle ne craint rien ; « près des mers ou dans la montagne », quelque lieu qu'il ait visité, il n'a pas cessé de penser à elle. Ne lui offre-t-elle pas son baiser « source amère de tout génie » ? Elle le berce, elle l'apaise. Elle est la seule qui ne le trahira pas, la seule sur laquelle il puisse compter. Il a le droit de se réfugier en elle. Et il avoue :

La douleur est un vin d'une âcreté sauvage.
L'âme trop tendre encor qu'elle a rongé au vif
En devient insensible à tout autre breuvage
Qui n'a pas son goût corrosif.

Poison dont ma jeunesse avant l'heure fut ivre,
Ta morsure aujourd'hui peut seule m'émouvoir.
Ce n'est plus qu'en saignant que mon cœur se sent vivre :
Ma force est dans mon désespoir.

Certes, il ne lui déplaît pas de porter en lui ce désespoir, d'être « ivre à jamais de son souci », et, selon une expression qui est encore sienne, de s'acharner contre lui-même. Il y met toute sa fierté. Il souffre, il refuse de laisser

couler ses larmes, et sa souffrance le tue, et ses « pleurs restés au-dedans sont un venin » qui le consume, mais il juge très beau de savoir contraindre son chagrin et de garder un front serein. Ainsi échappe-t-il au sort des simples mortels qui sanglotent honteusement quand ils ont de la peine. Lui, sa douleur l'aguerrit. L'auteur du *Cœur Solitaire* raconte qu'avant de se brûler sur le mont Œta, Hercule voulut tuer le vautour dévorant la chair et fouillant le foie de Prométhée, mais Prométhée, arrêtant la flèche déjà prête, s'écria : « Je m'ennuierais sans mon vautour. » Guérin s'ennuierait sans sa souffrance. Il ne demande qu'à la cultiver et à l'exaspérer. Les vers que nous citions plus haut sont extraits du dernier recueil du poète. Or, dès 1892, il entretenait avec une soigneuse prédilection ce goût de la douleur, et, publiant son premier livre, il choisissait cette épigraphe tirée de l'*Imitation de Jésus-Christ* : « Tout ce que le monde m'offre ici-bas pour me consoler, me pèse... C'est donc une véritable misère que de vivre sur la terre. Et plus un homme veut vivre selon l'esprit, plus la vie présente lui devient

amère, parce qu'il ressent mieux et qu'il voit plus clairement les défauts de cet état de corruption... A chaque jour suffit son mal. » Sa peine ne fit qu'augmenter, et il mit toujours une grande complaisance à l'exprimer :

> Vous qui passez là-bas, connaissez-vous ma peine,
> La peine que je porte au fond de l'âme ? Elle est
> Pâle comme un soleil déclinant sur la vigne,
> Fraîche comme le grès d'une jarre de lait
> Et frémissante aussi comme un duvet de cygne.

Donc, Guérin chérit sa douleur, et il estime qu'elle est une source d'énergie ; il pense, comme Vigny, qu'à la condition de l'accepter sans défaillances, sans cris, sans larmes, elle nous fortifiera et nous permettra de remplir glorieusement notre destinée, en dehors de tout autre idéal.

Comme Vigny encore, qui, d'abord égoïstement résigné, a compris ensuite que leur commune misère unit tous les hommes, comme Vigny, qui a écrit :

> J'aime la majesté des souffrances humaines,

Guérin, songeant, un soir, à sa tristesse d'a-

mant, s'émeut et s'attendrit parce qu'il pense que d'autres êtres souffriront d'un mal semblable au sien :

Et pourtant, sous le ciel des soirs d'été sans fin,
Encor, toujours, jusqu'à la nuit où le Destin
Viendra fermer les yeux à l'humanité lasse,
D'autres viendront, pareils à moi dans leur chair veuve,
Le cœur amer d'un vieil amour vivace,
Voir, parmi les clameurs des corbeaux dans l'espace,
Le soleil se coucher sur des moissons heureuses.

Mais qui ne voit que cette doctrine de la souffrance remplaçant tout et suffisant à nous faire vivre et à nous rassasier par la force et la dignité qu'elle nous confère, est, ainsi que je le disais tout à l'heure, une doctrine d'orgueil et vraiment capable de détourner le poète de Dieu?

Orgueilleux, Guérin le fut à la manière des êtres sans cesse blessés et convulsifs qui s'arrogent une supériorité à cause de leur faculté d'émotion moindre ou nulle chez les autres. Cela leur confère une aristocratie, et pour rien au monde ils ne l'abdiqueraient.

L'auteur du *Semeur de Cendres* n'a trouvé Dieu si tard que parce qu'il a refusé de s'agenouiller, de courber le front, d'être humble et

simple. Ouvrez son œuvre. Il porte en lui une force de mépris incroyable. Il affirme, en même temps que sa détresse, sa fierté d'être solitaire. Et comment nous parle-t-il de lui quand il exalte son orgueil, l'orgueil de sa perpétuelle douleur cachée? Il compare son cœur qui « gronde, s'apaise, rêve », à l'abîme obscur de la mer. Il nous le montre qui, « lourd d'orgueil et sauvage, remporte des sanglots qu'il ne peut apaiser ». Il se sent « plein de la majesté des grands orgueils vaincus », implore de Dieu la grâce de mourir jeune encore et dans l'enivrement de son orgueil. Il ne craint pas une sorte de grandiloquence assez inattendue de sa part, et rare heureusement :

> Descends plus bas encor que Dante dans la nuit,
> Car c'est au fond d'un cœur à jamais solitaire
> Que le poète ceint du laurier te conduit.
>
> Rien, ni les chants du ciel ni les voix de la terre,
> Ne vient rompre l'horreur de ces lieux sans échos,
> Image d'un orgueil qui s'obstine à se taire.

A un moment donné de son évolution, Guérin put croire que son orgueil lui avait conquis

une sérénité définitive et il écrivit ces vers avec superbe :

Quoique ton âme ait le droit,
A cette heure, d'être amère,
Lève le front sans colère
Sous l'épreuve qui t'échoit.

Reste au-dessus du blasphème,
De la prière et des cris ;
Garde ta fierté, souris
Et du sort et de toi-même.

Poursuis en paix ton festin
Sous l'insulte de l'orage :
Le calme moqueur du sage
Déconcerte le Destin.

L'espérance dont il se flattait est vaine. L'orgueil est un précaire asile, et ceux qui ont l'âme haute, ceux qui désirent connaître tout le sens de leurs actions, le véritable but de leur vie, ne sauraient s'en contenter. Peut-être nous satisfait-il un instant et le vain plaisir de nous complaire dans une attitude que nous avons choisie nous donne-t-il le sentiment d'une force illusoire ; il ne nous épargne pas notre souci essentiel, il ne permet pas d'oublier le grand problème qui sollicite les plus indifférents. Cette

souffrance que nous portons si fièrement en nous et dont nous nous sommes parés, a une cause. Nous voulons la connaître. Quand nous avons ordonné et discipliné notre être, notre âme réclame encore, et l'inutile orgueil ne procure ni la quiétude ni le bonheur.

Guérin, toujours lucide, épilogue sur son cas. Il s'aperçoit que c'est justement l'orgueil qui l'empêche d'être heureux. Il lui a fait accueil ; il l'a laissé régner en maître dans sa demeure. Maintenant il est trop tard. Le jour où le bonheur s'arrêtera au seuil du poète, celui-ci sera forcé de le renvoyer :

> Mais, dis, toi qui voulais visiter ma demeure :
> Pourquoi ne pas avoir choisi la première heure ?
> Il est trop tard : l'Orgueil m'empêche de t'ouvrir.
> Va donc, quitte ce cœur qui s'obstine à souffrir ;
> Hâte-toi, car, là-bas, quelqu'un de moins indigne
> Du seuil de sa maison t'appelle et te fait signe.

Ayant répudié son orgueil comme tout le reste, Guérin va demander son repos à Dieu et, malgré quelques suprêmes et vaines tentatives pour être heureux sans lui, il l'obtiendra.

III

Les derniers efforts de Guérin pour trouver la sérénité de son âme et l'équilibre de son esprit, furent, d'une part, ses fréquentes velléités de se tourner vers l'action, d'avoir une vie utile, et, d'autre part, sa volonté maintes fois affirmée de revenir à la terre maternelle, à la maison familiale, d'y prendre conscience de ses origines et de posséder, en fondant un foyer, le calme qui le fuyait.

Aucune de ces ambitions ne se réalisa. L'auteur du *Semeur de Cendres* était trop épris du spectacle qu'il se donnait à lui-même, trop curieux des phases de la passionnée tragédie qui se livrait en sa conscience pour que la destinée de son prochain l'intéressât beaucoup. Se consacrer à autrui exige précisément un acte de foi perpétuel dont il n'était pas capable et une

abdication de la personnalité qui est bien le contraire du goût de se regarder vivre. Ce même goût l'empêchait également d'avoir la paix qui vient d'une existence régulière là où ont vécu les ancêtres, où ils nous ont donné quotidiennement leurs exemples de discipline morale et où nous perpétuons notre race à notre tour. Un tel repos n'était pas permis à Guérin parce qu'il nécessite la simplicité de l'esprit et la sagesse du cœur.

Néanmoins ces deux aspirations se rencontrent, parmi tant d'autres, dans l'âme contradictoire du poète, et il y a lieu d'en rendre compte afin de le connaître complètement.

Guérin, nous l'avons vu, a souhaité, sans les découvrir, un idéal de vérité et une tendresse absolue. Il n'a jamais réussi à oublier son tourment ni à dissiper ses alarmes. Après tant d'infructueux essais, il garde la « langueur que nourrit une âme solitaire » et maudit sa jeunesse inféconde. Écoutons l'aveu de son désespoir quand, un soir de Toussaint, il s'approche du sépulcre où reposent ses aïeux et s'agenouille près des morts qu'il envie de goûter « le souverain

oubli » d'eux-mêmes et du monde. N'est-il pas infiniment plus misérable que ces disparus?...

Ce rêveur âprement s'enracine à la terre,
L'insatiable feu des voluptés l'altère.
Il ouvre son cœur vide à la gloire ; il attend
Comme une église où va tonner l'orgue éclatant ;
Il espère, il a soif d'aimer, il aime, il doute,
Et, buttant de fatigue, il traîne sur sa route
Son orgueil, son espoir et son ombre en marchant
Vers les monts envahis par la paix du couchant...

En dépit de sa tristesse, de ses déconvenues et de sa fatigue, il luttera jusqu'au bout pour conquérir sa certitude et s'asseoir dans la paix obtenue. Il n'est pas de ceux qui se résignent et acceptent les compromis. Il exige la vérité tout entière. Il triomphera et connaîtra la souveraine allégresse de la posséder, ou bien il mourra de l'angoisse de ne pas la saisir et d'être obligé de se soumettre à la médiocrité des hommes et des choses.

Mais le temps passe, les jours s'écoulent, la jeunesse s'enfuit. Demain, il sera trop tard pour être heureux :

Les jours s'en vont, les mains, hélas ! vides de fleurs,
Me laissant seul avec une âme inassouvie
Qu'ils ont marquée au sceau des plus âpres douleurs.
Aurais-je donc en vain mis ma foi dans la vie ?

Où donc est la vérité qui donne le bonheur ? De quel côté tournera les yeux, dans quelle voie s'engagera celui qui la cherche ?

Où mon cœur saura-t-il trouver la guérison
Et le calme sinon la joie ?

Et, tout à coup, l'auteur du *Cœur Solitaire* comprend que sa vie peut avoir un but noble et utile. Il oubliera ses maux en soulageant ceux d'autrui. Il pensera moins à lui en pensant davantage à son prochain. Tandis qu'il se lamente d'une peine dont il est le propre artisan et que sa subtilité entretient, tandis qu'il ne songe qu'à son « cœur désordonné » et à son amour « sans but et sans mesure », d'autres hommes sont obligés de lutter, de combattre, de vivre. L'action leur interdit les vains raffinements d'un esprit malade. Alors que tous s'agitent, travaillent, peinent, s'entr'aident ou se repoussent pour conserver la vie, n'y a-t-il pas quelque honte à s'enfermer dans un songe stérile et à ne s'occuper que de soi :

Mais pourquoi, lâchement attentif à moi-même,
Prétendre que ma plainte occupe l'univers ?

Conscient de sa faiblesse et de son indignité, Guérin s'écrie :

O rêveur, tu dormis trop longtemps, lève-toi !
Range ta lampe éteinte et rouvre la fenêtre...
. . . . . .
Écoute
Le métal des marteaux tinter sur les enclumes,
Les cloches bourdonner dans leurs ruches de pierre,
Et le peuple rouler son fleuve de rumeurs :
Noblement, sous le dais sonore des prières,
La probe humanité retourne à son labeur,
Et la chair du divin Artisan se consomme.
Descends parmi la foule en marche, apprends des hommes
Qu'on peut vivre chargé d'amour et de douleur,
Toi qui, subtilisant l'art viril en malade,
Secret orfèvre, autour d'un esprit sombre enlaces
Les magiques anneaux de cristal des syllabes.

Désormais il refuse d'être ce « secret orfèvre ». Au lieu de penser aux chagrins des années révolues, d'accuser le mensonge, la ruse et la perfidie de tout, au lieu de déplorer les erreurs de sa jeunesse, il regardera mieux la vie ; il l'aimera, non plus en voluptueux, mais comme quelqu'un pour qui le besoin de l'action a succédé à la funeste habitude du seul rêve, et, selon sa comparaison, il se plongera avec un grand frisson dans cette vie « comme un enfant nu trempé

dans une eau vive ». C'est en regardant la vie qu'il comprendra la beauté de l'effort, qu'il apprendra la noblesse d'un geste charitable, qu'il se convaincra de l'inanité de ses souffrances.

La beauté de l'effort, elle est là, sous ses yeux, dans la campagne où les laboureurs poursuivent leur tâche. Il la sent lorsqu'il voit les faux trancher les moissons mûres de leurs « rames de métal », lorsque le grain, jailli sous les fléaux, sort ensuite du moulin, « farine douce et blanche » et devient le pain qui rassasiera ceux qui meurent de faim. Voilà les besognes vraiment utiles ; le meunier et le paysan, voilà ceux qui sont nécessaires. Et Guérin, comprenant la simple grandeur des exemples qu'on lui offre, s'exhorte à oublier ses maux pour commencer une nouvelle existence :

> Toi, mon enfant, sois homme ; laisse
> Cette vaine plainte d'amour,
> Et féconde enfin sans faiblesse
> Ton âme rebelle au labour.

La noblesse du geste charitable, de pauvres gens la lui enseigneront, car les pauvres qui savent les tortures de la misère, sont bons et

compatissants. Un jour « couché dans l'ombre au seuil de la forêt », un beau jour d'été, le poète vit s'approcher deux hommes. Ils s'assirent. L'un d'eux tira de sa besace un boisseau de fer-blanc plein de fraises, renversa les fruits sur de la mousse, remplit le boisseau à la source voisine et, avant d'avoir bu lui-même, l'offrit « à l'autre qui semblait être las et souffrir ». Guérin, ayant relaté ce petit fait si simple mais si touchant, célèbre la nature, et conclut :

> Mais, ô vaste univers esclave de ta fin,
> Quels que soient les trésors qu'engendre dans ton sein
> Une fécondité toujours diverse et neuve,
> Tu n'en possèdes point peut-être qui m'émeuve
> Autant que ce pauvre homme aperçu l'autre été
> Quand il agit selon l'humaine charité.

Enfin une pauvresse « chancelant sous un faix inique de fagots » suffira à le persuader de l'inanité de ses souffrances. Certes, elles sont nobles, et s'il se plaît à les exagérer, si son orgueil en est la cause principale, elles viennent, malgré tout, d'un généreux esprit avide de beauté, d'amour et de vérité. Mais il ne faut pas qu'elles l'absorbent entièrement et peut-être ses angoisses

morales sont-elles illusoires à côté des tortures qu'infligent la faim, le froid et la maladie. Il est, en tout cas, criminel de se détourner de pareilles tristesses pour s'absorber uniquement dans son tourment intime. L'auteur du *Semeur de Cendres* regarde cette vieille femme, « spectre de famine », lasse à mourir, courbée sous son fardeau, les yeux sanglants, qui va pieds nus et qui s'épuise encore à ramasser du bois mort dans la forêt où il erre, poète indolent, rêvant à son amour malheureux. Il regarde et il écrit :

> Il m'apparait qu'au prix d'une telle infortune
> L'amoureuse douleur n'est qu'un songe, et voici
> Que j'ai honte de croire encore à mon souci.

C'en est fait, les yeux de Guérin sont dessillés. Il a vu ce qu'il importait de voir ; il sait ce qu'il importait de savoir. Il a conquis son idéal et s'avance vers un but précis. Il était mort et il entre dans la vie. Il se lève, nous dit-il, et pareil à Lazare, rompt ses bandelettes. Ses yeux ont un nouveau regard, et l'univers qu'ils découvrent revêt un aspect inconnu. Ses transes, ses nostalgies, ses chagrins sont terminés. Il

ignorera les nuits de doutes et de regrets, les mornes ivresses des tavernes, l'horreur de la solitude, le dégoût de son art, la saveur décevante des joies éphémères, le parfum vite dissipé de toute volupté, la tristesse qui est au fond de chaque amour. Il veut agir dorénavant, « affirmer qu'il est beau de vivre et d'être fort » ; il veut se sentir nécessaire et « marcher parmi ceux que l'Espérance entraîne » ; il veut être aimé parce qu'il est bon et généreux :

Pour moi je redescends la colline gravie,
D'un pas viril, les yeux plus larges, vers la vie.
Forger, lutter, brandir l'épée ou le marteau,
Partager aux errants des routes son manteau,
Être bon, être pur, être grand, être un homme
Que le seul bruit du bien qu'il a semé renomme,
Entrer comme un rayon d'azur dans les taudis,
Remplir d'amour le cœur âpre et sec des maudits,
Visiter les chevets et les âmes sans joie,
Dire : « Croyez en Dieu car c'est lui qui m'envoie. »

Le menteur enthousiasme, et que Guérin est peu capable de soutenir cet élan !... Tout de suite, il doute, hésite et interroge, anxieux :

Ce rêve d'une fin de nuit d'avril, Seigneur,
Ne sera-ce qu'un rêve encore après tant d'autres?

Oui, ce ne sera qu'un rêve. Ses généreuses aspirations diminuent et s'éteignent. Il a trop médité pour pouvoir agir ; il est trop conscient pour qu'une belle fougue l'entraîne. Il n'apporte qu'un esprit malade et un cœur fatigué à la tâche qu'il se propose. Il ne remplira pas cette tâche et demeurera, comme auparavant, la proie d'affreux combats, avec une si grande lassitude d'être toujours bouleversé de la sorte qu'il écrira :

> Ah ! ce bruit affreux de la vie !
> Et que dormir serait meilleur
> Dans la terre où le caillou crie
> Sous la bêche du fossoyeur !

Nous sommes loin de l'ardeur et de l'ambition dont le poète tressaillait il y a un instant. Il sera également impuissant à réaliser sa deuxième tentative de bonheur qui consista, je l'ai dit, à essayer de revenir à la terre et de fonder un foyer.

Au cours des nombreux voyages auxquels l'incitait son ennui, dans la tristesse des villes où il se sentait étranger, dans les divers décors qu'il donnait à sa mélancolie, sur les rives lointaines où il traînait « sa vieille peine », Guérin con-

serva la nostalgie de la maison des siens, de l'existence familiale, du foyer, où il rencontrerait, lui semblait-il, l'apaisement.

Que de fois, l'âme souffrante, les soirs d'hiver boueux et maussades, à l'heure où s'allument les lampes « comme un peu d'espoir chaud et vivant », il s'est arrêté « devant les transparents rideaux d'une fenêtre » ! Que de fois cet errant songeur harcelé sans répit par sa chimère et tourmenté de trouver « l'amour dans les amours » s'est plu à regarder longuement une chambre intime et chaude, pareille à celle où il convoitait de se réfugier ! Un bouquet de roses l'embaume ; la lumière de la lampe rayonne ; les flammes du foyer dansent dans les miroirs ; sur une peau de bête blanche deux enfants dorment parmi leurs jouets épars, aux pieds de leurs parents, et ceux-ci s'enlacent, les yeux mouillés de tendresse... Combien l'âpre passant de la rue nocturne enviait ce doux asile, retenant les larmes qu'il verserait tout à l'heure dans l'ombre, sans témoins !

Et toi que ce mirage arrête à la fenêtre,
Voyant comme un remords ton enfance renaître,
Tu t'enfuiras, haineux, impuissant...

Comprenant mieux sa solitude et sa détresse triste de n'avoir pas, ainsi que d'autres, des enfants à caresser, Guérin dit encore :

> Lorsqu'ainsi, cœur plaintif et sombre, le poète,
> Silencieux, le front baissé, les yeux rougis,
> Pour une heure s'assied dans un heureux logis,
> Il essuie à la hâte une larme secrète...

Quand son cœur « est fatigué des voyages », quand il souhaite « connaître, après l'amer chemin, le doux repos », l'auteur du *Cœur Solitaire* s'émeut pareillement devant la plus humble chaumière. Le verger baigné de crépuscule, où sèche le linge gonflé de vent, l'attendrit. Quelle tranquillité ! Les animaux remuent dans l'étable. Dans le cellier humide « le laitage à travers les éclisses s'égoutte ». Guérin voudrait ouvrir la porte d'osier :

> C'est le soir. La maison rêve ; regarde-la,
> Vois le feu qu'on y fait à l'heure accoutumée
> Se trahir dans l'azur par une humble fumée.
> Mais tu cherchais la paix de l'âme ? Entre. Elle est là.

Si des demeures étrangères et les hasards de ses voyages suffisent à lui inspirer le désir d'une existence ordonnée et d'un foyer tranquille, combien, à plus forte raison, le souvenir du logis

familial et de ce qu'il y a vu n'exercera-t-il pas son empire sur son âme de « vagabond des monts et de la mer ». Souvent il y rêve avant de reprendre sa marche « vers un but inconnu », la marche incessante à laquelle l'oblige son inquiétude. Il évoque la vieille maison des siens, « blanche, humble et calme », avec les ombres entrecroisées des branches du platane sur son mur, avec ses pierres chaudes de soleil et sa vigne jaune où mûrissent encore des grappes. Elle dort là-bas, habitée par les aïeules pensives... Il se remémore les jeux de son enfance :

Chère maison natale aux balcons en fleurs ! Vois :
Un clair matin d'été scintille sur les toits.
Le jardin retentit de chants, de cris, de voix ;
Entends chuchoter l'eau, soupirer les feuillages,
Et les cloches frémir de l'aile dans leurs cages.
Dans un massif que l'aube aux doigts frais a mouillé,
Ton frère aux cils dorés voudrait, agenouillé,
Cueillir un papillon qu'il prend pour une rose.

Dans la douce et harmonieuse maison, des jeunes filles aussi sont restées. Un amour est dans leur cœur et elles se demandent :

L'absent, le cher et triste absent, reviendra-t-il ?
Loin du sol maternel il aime son exil,
Et l'année au détour du chemin suit l'année
Sans ramener cette âme à souffrir obstinée.

Le douloureux voyageur n'écoutera-t-il pas ces tendres voix qui l'appellent et l'invitent ? Ah ! qu'il se hâte, qu'il n'attende pas la vieillesse ! Bientôt, l'heure du retour sera passée ; bientôt il ne sera plus temps et s'il se décide enfin à revenir, les voix ne retentiront plus. Nul ne l'aimera. Il retrouvera la maison glacée et, enviant le sort de « ceux qui dans la vie ont pris la juste voie », se souvenant tristement du logis jadis joyeux, il pleurera ses parents disparus.

De même que sa demeure, son jardin engage Guérin à une existence plus stable, son jardin où il a joué, où « le vent dans les pins » propageait la musique des vers qu'il rêvait, où il savourait la volupté nocturne, où il cueillait des fleurs, des fruits et des feuillages pour égayer et embaumer sa chambre de poète.

A quel parti se résoudre ? Tout conseille le calme et le repos à ce malade, mais que décidera-t-il ? Voudra-t-il la grande paix que l'on trouve dans le village qui s'endort après le labeur quotidien, lorsque les fermes s'éclairent et que « l'obscurité respire une bonté con-

fuse », voudra-t-il l'asile de la maison des siens ou bien s'acharnera-t-il à souffrir?

Guérin le voit, l'hésitation ne lui est plus possible, une seule chose le sauvera, lui donnera « une raison d'exister », fera cesser son tourment : le retour à la terre :

Il te faut
Pour te faire oublier le vide de la vie,
Un but qui tire à lui ta pensée asservie,
Une œuvre de pitié, de justice et d'amour
Qui chaque soir te laisse impatient du jour.
Ramène donc ton cœur sagement vers la terre.
Ingrat qui reniais ta généreuse mère,
Elle est là ; tu la sens, quand tu crois la quitter,
Qui s'attache à tes pieds pour te solliciter.
Tombe à genoux afin de te rapprocher d'elle ;
Et puis va retrouver le village fidèle.

Dans « le village fidèle » vivent des familles heureuses. Ce spectacle d'un foyer où chaque chose est si bien à sa place, où chaque être est si joyeux du devoir accompli que la tristesse ne peut y entrer, a été une obsession pour l'auteur du *Cœur Solitaire*. Il savait que son refuge était là, que tous les éléments du bonheur y sont réunis et que la destinée simplement acceptée porte en soi sa récompense. Il ne se lasse donc pas de nous redire les charmes de la vie qu'il

convoite et peint de nouveau l'intérieur qu'il souhaite posséder à son tour.

Revenu à la terre et au village, ayant la volonté d'y rester, il s'attendrit, nous montre la maison du paysan éclairée des flammes du foyer, avec la table où sont assis « le maître de la ferme et sa femme et ses fils », portant sur leurs visages « l'apaisement d'une fatigue heureuse », échangeant des mots et des sourires las, tandis que s'agitent les servantes aux bras nus.

Ce tableau n'est-il pas, en toute vérité, le grand enseignement ? Que désirer au-delà ? Pourquoi chercher autre chose ? Guérin croit avoir découvert le but de son existence et conquis sa tranquillité. Il en est temps encore, il rentrera dans la maison familiale où la jeune fille qui l'attend soupire au crépuscule. Une tendre épouse se penchera sur lui ; ses enfants riront et joueront. Il connaîtra la sagesse, et, calme dans sa force, heureux, apaisé, ne s'en ira jamais plus. Tel est bien le sens de ce qu'il voit :

> ... devant le berceau balancé par l'aïeul,
> Contemple enfin, visible aux yeux de l'esprit seul
> Et belle à la façon d'une figure antique,
> La vérité debout près du feu domestique.

Le poète s'est trompé. Il est trop tôt ou trop tard pour qu'il éprouve, dans ce refuge, l'allègement désiré. Il est trop tard parce qu'il a développé à plaisir les complications et les subtilités de son intelligence et que cette intelligence lui interdit dorénavant de se contenter d'un idéal de félicité simplement humaine. Il est trop tôt parce qu'il ne possède pas la croyance divine qui pourrait seule servir de base à son bonheur dans l'existence à laquelle il aspire.

Ne soyons pas surpris par conséquent qu'il s'aperçoive très vite de son erreur, qu'il mesure son impuissance et qu'il garde, intacte, sa détresse. La tranquillité de la maison où il a désiré vivre ne sera jamais pour lui, selon son aveu, « qu'un défi cruel » à son « cœur agité ». A peine y sera-t-il entré, il la quittera, fuira « l'heureux village » et reprendra sa marche, éternellement poursuivi par l'angoisse, le doute et le remords :

... sortant de l'heureux village tu te jettes
Dans le premier sentier que rencontrent tes pas.
Tu le fais résonner d'un pied âpre, tu vas
Menaçant de tes poings la campagne endormie.
Bientôt, pour échapper à ton âme ennemie,
Il ne te suffit plus de marcher et tu cours...

Il se trompait aussi quand il croyait que le retour à la maison natale le calmerait. Un tiède après-midi de septembre, « après les longs et vains et douloureux voyages », il a poussé sans bruit la grille basse, il est rentré dans « le logis de sa jeunesse » où il a laissé sa vie ancienne. Derrière les persiennes vêtues de vigne vierge, la maison dormait. Le triste voyageur a respiré l'odeur des chambres closes, regardé onduler les rideaux et le miroir verdi « briller dans les ténèbres » ; les volets ouverts, la poussière a voltigé « à la lumière triste » ; ému, tremblant, il a touché le clavecin, les estampes, les livres, toutes les choses d'autrefois... Et puis, il est descendu au jardin où il y a des roses, de « pesants rameaux mouillés », où l'abeille bourdonne.

O douleur, ni le jardin ni la maison ne le reconnaissent ; leurs voix amies se refusent à le consoler et à le guérir ; il se sent plus seul et plus désemparé que jamais :

O cieux, terre jadis maternelle, dit-il,
Pourquoi donc m'êtes-vous plus amers que l'exil ?
Jardin, logis désert où sont morts mes parents,
Vous qui m'avez aimé, vous ne me parlez pas,
Et mon cœur parmi vous se cherche, plus absent
Qu'en ses plus lourdes nuits d'angoisse au bord des lacs.

Alors qu'il espérait pacifier en ce décor son esprit inquiet, il garde son souci et son amertume. Mais ce ne sont pas les choses qu'il faut accuser, ce n'est pas à leur indifférence qu'il doit s'en prendre, c'est à son cœur « qui ne peut plus aimer », c'est à lui-même « faible enfant chez qui le rêve a corrompu la volonté ».

Non, il ne goûtera point les joies de la demeure familiale. D'autres la rempliront d'enfants et de cris ; d'autres rendront ses longs couloirs sonores. Pour lui, il n'est pas de repos. Consumé de nostalgie, il fuira éperdument, encore, toujours :

Effacez-vous, ô chères visions,
Car mes yeux sont un port de fumée où l'on voit
A travers la forêt vacillante des mâts
Les grands vaisseaux appareiller pour les climats
Qui bercent la douleur sous des cieux azurés.
Demain, plus seul, plus triste et vieux, je partirai
Mettre au tombeau le Dieu secret qui souffre en moi.

L'heure était venue pour ce désespéré que tout abandonnait de se confier à Dieu.

IX

Nous croyons avoir prouvé ce que nous disions au début de cette étude : Guérin a été victime du contrôle que son intelligence exerça sur sa sensibilité et il est arrivé à se réfugier en Dieu par impuissance à jouir suffisamment de ce que lui offrait la vie et à se contenter d'un bonheur humain. Rien ne lui a été l'idéal désiré ; rien ne l'a assez distrait ou absorbé pour le détourner du problème de sa destinée.

Mais lorsque je parle du catholicisme de l'auteur du *Semeur de Cendres* et lorsque j'affirme qu'il revint à la foi de son enfance après les inutiles tentatives dont j'ai rendu compte, je veux seulement déclarer qu'à la fin de sa vie il adhéra pleinement et se soumit à la croyance

des siens et il n'est nullement question d'une crise religieuse éclatant tout à coup.

Nous allons voir, en effet, que du premier au dernier jour, l'idée divine n'a pas cessé de le hanter tandis qu'il s'efforçait de trouver ailleurs son repos, et vous vous rappelez, du reste, que l'amour de la femme ne lui suffisait pas. Vous savez également qu'il cherchait Dieu dans la nature.

Puisque Dieu lui était une obsession constante, l'on s'étonnera sans doute qu'avant de lui demander son apaisement définitif, le poète se soit si longtemps débattu et ait espéré découvrir en dehors de lui une raison de vivre. Mais, ne l'oublions pas, il s'agit de Guérin, c'est-à-dire d'un être complexe qui s'interroge à toute heure, qui hésite sans cesse, qui est incapable, quoi qu'il fasse et quoi qu'il sente, de se laisser aller tout entier et de se livrer généreusement. Dès lors, ne soyons pas surpris que la dualité dont nous connaissons déjà les déplorables effets lui ait été néfaste ici encore. Malgré ses aspirations religieuses, Guérin connut l'angoisse des doutes les plus cruels, et ceux-ci l'arrêtèrent

dans son élan, lui interdirent d'abord la quiétude de la foi, de même qu'ils avaient empêché son bonheur sous d'autres formes.

Ainsi nous ne sommes pas en face de quelqu'un qui commence par repousser l'idée de Dieu, se révolte contre lui, tente de le fuir, et se soumet dès qu'il a reconnu son erreur.

Au contraire, cette soumission, Guérin ne demande qu'à la faire ; son instinct lui conseille de croire alors que son esprit le lui défend, et il exprime sa souffrance de n'avoir pas gardé, intacte, la foi de ses premières années, de ne pas pouvoir s'abandonner résolument à ce Dieu vers lequel son éducation et son hérédité catholique le dirigent chaque fois qu'il est déçu, chaque fois que son manque de simplicité et de spontanéité lui impose une nouvelle désillusion. Il le comprend en dépit de ses efforts pour l'oublier, Dieu sera son unique refuge. Hélas ! il ne sait pas, il ne peut pas se confier à lui, et, pourtant, il l'implore en toute occasion. Il crie son désir de posséder une certitude religieuse, une vérité absolue quand la nature, l'amour, son art, son orgueil, ses velléités d'action, son

désir de fonder un foyer le laissent mécontent, anxieux et inassouvi.

Ouvrez les trois recueils de Guérin, vous y lirez des poèmes d'une pieuse ardeur où il exprime sa nostalgie de la foi, et ces poèmes furent écrits parallèlement à ceux que nous venons d'étudier.

Nous connaissons les phases essentielles du drame de l'existence du poète. Il ne nous reste plus à examiner que son attitude religieuse proprement dite et à suivre son évolution dans ce sens depuis le début de son œuvre, jusqu'à la soumission finale que provoquèrent ses multiples déconvenues.

Cet examen nous fera vite comprendre que Dieu ne fut jamais absent des conflits qui le bouleversèrent et des luttes qu'il soutint. Il nous persuadera en outre que Guérin, catholique de cœur et de tempérament, ne pouvait être rassasié qu'en Dieu et qu'il attendait et désirait passionnément l'heure où brillerait de nouveau pour lui la clarté surnaturelle qui avait illuminé sa jeunesse.

Nous nous proposons en premier lieu de

montrer que Guérin était catholique de cœur et de tempérament, et nous en chercherons les preuves jusque dans ceux de ses poèmes étrangers, en apparence, à l'idée religieuse.

Nous établirons ensuite qu'il avait, du catholique, le remords, le sentiment du néant des choses humaines et du mensonge de leurs joies.

Enfin nous examinerons les débats qui précédèrent l'acte de foi que nous lisons dans son dernier livre, *L'Homme Intérieur*.

Guérin était catholique. Il avait reçu cette éducation religieuse qui laisse une empreinte ineffaçable chez ceux-là mêmes qui se sont éloignés de Dieu. Par leur vie de devoir, les siens lui avaient donné des exemples que l'on n'oublie pas. En croyant, il obéissait à l'ordre et à l'enseignement de ses ancêtres, et ces raisons sentimentales, qui sont peut-être plus fortes que les rigoureuses démonstrations dont l'esprit cherche à se satisfaire, l'empêchèrent toujours de dépouiller entièrement sa foi et de renoncer à son espoir en l'au-delà. Nous le savons par ses amis auxquels il affirmait volontiers ses opinions, mais leur témoignage nous manquerait-il,

la plupart de ses poèmes nous renseigneraient d'éloquente façon.

L'auteur du *Cœur Solitaire* retrouve et découvre Dieu à chaque instant, presque malgré lui, même quand il ne l'invoque pas ; il écrit son nom à tout moment, le suppliant, le bénissant, le louant, le remerciant tour à tour et le maudissant aussi, ce qui est encore une manière d'affirmer son existence et d'en subir l'attrait. Il est bien vrai de dire que Guérin est incapable de goûter devant la nature, dans le labeur, d'émotions d'une grande violence, de vraies joies ou de poignantes douleurs, sans y associer Dieu sur-le-champ.

En des strophes délicieuses, il a comparé son âme au papillon que des enfants cruels ont enfermé dans une jarre de terre et qui regrette « le natal azur et la lumière ». L'âme aussi, nous dit-il, est prisonnière de sa forme d'argile. Elle voudrait s'élancer et « se plaint du sort qui la tient loin des cieux ». Telle est l'âme du poète, âme avide d'une immense clarté et qui souhaite toujours s'élever afin de rejoindre Dieu. Elle se tourne vers lui, comme à son insu. Elle saisit

chaque occasion qui lui est offerte et nous en découvrons maints exemples.

Nous avons parlé de la prédilection de Guérin pour le crépuscule. Or, dès qu'il note le charme et la mélancolie de cette heure, la pensée de Dieu le visite et s'empare irrésistiblement de lui. Le soir, écrit Guérin, l'âme se replie, pareille aux fleurs ; elle s'apaise et « ne se distrait plus des choses éternelles ». Ailleurs, une pensée analogue est exprimée : l'âme « bénit le soir tombant et la bonté de Dieu ». Ailleurs encore, lorsque l'ombre s'accroît, il devine Dieu dans « la muette ivresse de la terre », et, ajoute-t-il :

On pleure, on s'agenouille, on joint les mains, on prie.

On prie... Oui, face à face avec lui-même, dans le silence et dans la nuit, il éprouve le besoin de prier, besoin plus fort que sa volonté, et il le répète à plusieurs reprises. Lisez ces vers :

Ce soir, ami, d'un pas qui s'attarde, je vais
Le cœur gonflé, les yeux pensifs, cherchant la paix...
. . . . . .
Et l'angélus qui tinte au loin ses premiers coups
Entrecroise mes doigts et courbe mes genoux.

Et plus loin :

A cette heure indécise où rampent les ténèbres,
La prière en secret nous écarte les lèvres,
Comme la source entr'ouvre un sable amer; nous sommes
Humbles, nous voudrions être pareils, mon Dieu,
A ce candide azur qui forme le ciel bleu.

Il nous serait facile de multiplier les citations dans ce sens, et si nous voulions continuer à feuilleter les recueils de Guérin, nous le verrions, le soir, qui se sent « le cœur ivre et gonflé » et qui attend le secours de Dieu ou bien terrassé dans son orgueil par un « simple angélus ineffable », mais il me semble avoir fourni des preuves suffisantes de ce sentiment religieux associé au crépuscule et qui revient sous des aspects à peu près identiques.

On pensera sans doute que, seule, la nature triste et sévère du soir ramène à Dieu la pensée de Guérin par ce besoin instinctif qui nous pousse à chercher une consolation, une idée de résurrection et de vie quand les choses nous semblent glacées, inertes et indifférentes.

L'erreur serait grande. L'auteur du *Semeur de Cendres* ne célèbre guère, nous le savons, la

nature joyeuse et féconde, les fêtes de la lumière dans les feuillages des arbres frémissants de sève, les larges houles des moissons, l'aube fraîche et brillante de rosée, mais, s'il les exalte, son allégresse est accompagnée d'un hommage au Créateur, et, pour lui, le blé des plaines chante « l'hymne saint de la vie à Dieu ».

Dans un autre poème, après avoir peint la douceur du jardin à son éveil, le ciel lumineux, les sinueux contours des allées, le chant d'un oiseau que « le vent balance dans l'azur », il éclate en cris « de tendresse, de joie indicible et d'amour ». Puis, instinctivement, c'est à Dieu qu'il rend grâces de cette ivresse si rarement éprouvée :

« Seigneur, dis-je, votre œuvre est belle et voici l'heure,
Père infiniment bon et sublime ouvrier,
Où je voudrais des mots surhumains pour prier,
Des vers religieux et purs comme les psaumes
Qu'entonnent sous le vent les pins aux vastes dômes.
Par un hymne de joie et d'adoration,
Rendre grâce à l'auteur de la création,
Oui, Seigneur ! Mais je porte, hélas ! pauvre poète,
La malédiction d'une langue muette :
Tout ce qui chante en moi de confuse beauté
S'éteint dans mon esprit avant d'avoir été,
Et ce brin d'herbe avec la perle qui le courbe,
Rit de ma plume où point une goutte de bourbe. »

Nous entendons ici une plainte que, bien souvent déjà, nous avons écoutée retentir dans l'œuvre de Guérin.

Combien de fois n'a-t-il pas déploré la vanité de son art, l'inutilité de son labeur et son impuissance à traduire ses émotions. Souvenez-vous de son amertume à le constater, de son ironie en parlant de sa tâche vaine et de sa colère parce qu'il n'avait point obtenu le bonheur et la gloire attendus d'un opiniâtre travail.

Pourtant, à certaines heures, son doute cesse de le tourmenter, sa tristesse le quitte. Il recouvre un peu de confiance en lui-même, un peu d'espoir. Sa besogne lui vaut un fugitif bonheur. Aussitôt, tout naturellement, il attribue à Dieu sa satisfaction d'un instant, et le remercie :

> Mon destin se démasque et m'apparait meilleur,
> Et ma force m'enivre, et, comme un laboureur
> Auquel l'été promet des chars de gerbes grasses,
> Mon âme, mesurant ses biens, vous en rend grâces
> Et recommence enfin à vous aimer, Seigneur.

Il est vrai qu'il tente de se libérer de ce Dieu auquel il lui est impossible d'échapper et qu'il le blasphème, mais c'est peine inutile. Parfois,

en effet, son mauvais orgueil l'incite à la révolte, car, nous l'avons vu tout à l'heure, Guérin s'est imaginé, un moment, que son amour de la souffrance et l'orgueil qu'il éprouvait à l'accepter sans faiblesse, le dispenseraient d'une autre inquiétude. Il arrive donc que cet orgueil parle en lui plus haut que sa foi et il se flatte ainsi de fuir la pensée de Dieu, de ne plus ressentir la détresse et l'amour, — les mots sont de lui, — qui le font gémir « vers un ciel illusoire ». Dieu devrait être l' « espoir de l'homme et son dernier refuge », son sauveur, son ami. Il est « terrible et dur » ; il n'écoute pas celui qui l'implore. Guérin, irrité, s'écrie :

..... Seigneur, Seigneur, Dieu jaloux qui m'épies,
Je ne t'offrirai plus l'encens ni le benjoin.

En vain tu me repais d'opprobre et de misères :
Tu ne me verras pas m'asseoir sur le fumier
Où Job déchu te loue en raclant ses ulcères,
Et j'aurai pour linceul mon orgueil coutumier.

. . . . . .

Je ne crois plus en toi que pour te détester !

Dieu répond à la voix qui le maudit. Malgré tout, il aime le malheureux poète. Ne prononce-t-il pas de coupables paroles parce qu'il souffre,

parce que rien ne peut combler ses ambitions et satisfaire ses appétits, parce qu'il a essayé d'assouvir sa soif d'infini en aimant la femme et n'a trouvé que « le néant derrière le baiser » ? Guérin est forcé de courber la tête et de dire :

> — O Dieu, dit le pécheur qui soupire, ô mon Père!
> Mon orgueil abaissé se brise devant toi.
> Que les cieux, que les cœurs des justes de la terre
> Célèbrent le retour de mon âme à la foi!

Quantité de poèmes de l'auteur du *Cœur Solitaire* me fourniraient d'autres exemples pour démontrer ce que son catholicisme avait, en lui, de puissant et d'instinctif. Je me bornerai néanmoins à ces témoignages si probants, et les remords qui accablèrent Guérin me serviront à affirmer d'une nouvelle manière ses convictions religieuses.

Lorsque nous mettions en évidence que le plaisir et la volupté avaient laissé Guérin inassouvi, nous tenions compte de son tempérament inquiet, de son esprit trop lucide, et nous étions amenés à remarquer que la nostalgie d'un idéal suprême l'avait tourmenté durant les plus belles heures de sa tendresse.

Mais comment un être religieux à ce point se serait-il abandonné à l'amour avec la fougue qui permet de tout oublier? Comment son ivresse n'aurait-elle pas été mêlée d'un secret remords? Son éducation catholique reparaissait. Les enseignements reçus lui rappelaient qu'il y avait une faute dans le plaisir défendu. L'idée de péché s'associait à la joie et lui enlevait sa saveur. Ainsi Guérin ne goûtait son bonheur qu'en tremblant, et ce bonheur médiocre, diminué déjà par le desséchant travail de l'analyse, lui laissait de poignants remords. Il écrivait :

> J'ai pleuré des larmes sincères
> En considérant mes péchés...

En fait, il a vraiment souffert de ses fautes et son œuvre nous apporte les éloquents témoignages d'une profonde contrition. Nous devons le croire quand il nous avoue qu'il a passé des nuits entières sans sommeil, « baigné de larmes »,

> L'esprit halluciné de secrètes alarmes,
> Anxieux tour à tour d'amour et de remords.

Il n'hésite pas à se dire « luxurieux et vil » ;

il tend vers Dieu « ses pauvres mains pleines de péchés » ; il déplore ses « nuits de joie ivres et douloureuses » ; il déclare très humblement :

> Entre tous, je suis vil et gorgé de luxure.
> Je suis petit : un lit de femme est ma mesure.
> Pécheur quotidien et docteur de péché,
> Dans le sillon du mal en semant j'ai marché.

Guérin met une âpre véhémence qui ne manque pas de grandeur à reconnaître qu'il a été « un homme, un fils du vieil Adam formé de boue ». L'un de ses poèmes surtout emprunte à cette violente franchise un accent pathétique. L'auteur du *Semeur de Cendres* y fait parler le Dieu torturé du calvaire, « la nuit, quand un péché l'arrache à son silence ». Dieu se plaint d'avoir supporté tant de souffrances inutiles[1]. Malgré les angoisses et le martyre de son Sauveur, l'homme ne continue-t-il pas, « ivre d'une joie exécrable », à rechercher la femme et à

1. Il est assez curieux de rapprocher de l'idée de ce poème cette phrase du *Journal* de Vigny : « Un Christ dans une alcôve. Rêve d'une femme qui l'entend lui reprocher les plaisirs qu'elle a goûtés avec son amant devant la croix. Elle souffre et se sent percer les mains en expiation toutes les nuits. »

renouveler par ses fautes les douleurs qui furent infligées à Jésus ? Guérin répond et nous dévoile du même coup la sincérité de ses remords :

— Il est vrai, nous vivons d'opprobre, nous ne sommes
O Jésus, que les fils du sang, de pauvres hommes...
. . . . . .
Et pourtant l'idéal problème nous torture !
. . . . . .
Parfois les débauchés se dressent dans leur lit,
L'horreur d'une soudaine angoisse les remplit,
L'obscurité pour eux se peuple de fantômes,
Et muets, et crispant leurs ongles dans leurs paumes,
Ils sentent que quelqu'un d'hostile s'est couché
Entre eux et le corps nu qui sert à leur péché.
Entendez donc le cri des âmes inquiètes,
Le faux rire et la voix navrante des poètes
Qui doublement, d'esprit et de chair, tourmentés,
En vain voudraient guérir du goût des voluptés !
Ils boivent le remords avec la nostalgie
Sur la croix que le sang rédempteur a rougie...

Si Guérin est catholique par son besoin d'associer Dieu à ses émotions et par ses remords, il l'est bien davantage encore par sa conviction du néant des choses humaines.

Ici, il est vrai, son caractère qui le rendait inapte à jouir de la vie, seconde ses aspirations religieuses, et celles-ci, en lui imposant le mépris de ce qui n'est pas Dieu, ne font qu'ajouter à

son naturel désenchantement. En tout cas, cette conviction née des déconvenues que nous avons relatées, augmenta et l'obligea à reconnaître la nécessité de la foi en même temps que la faillite de ses efforts pour vivre sans elle. Guérin est nettement affirmatif dans ses dernières conclusions : tout essai de bonheur en dehors de Dieu est vain ; toute agitation est stérile sans la perspective du ciel.

Voyons donc de quelle manière il a dénoncé la vanité des joies et des occupations de l'homme. Souvent déjà, au cours de cette étude, nous l'avons entendu l'exprimer, mais il y revient avec une âpreté toujours accrue au fur et à mesure qu'augmente sa tristesse.

Dès les premières pages du *Cœur Solitaire*, il a peint son effroi et sa tristesse d'être privé de Dieu. « On se sent seul, dit-il, on se sent las, on se sent vieux », et l'humanité entière éprouve une angoisse pareille à la sienne. Depuis que « l'hostie a déserté son refuge de verre », elle s'agite stérilement et sans espoir, n'ayant pas un recours en la nature qui n'écoute pas ses sanglots, n'étant pas consolée par la femme. Elle est la proie de

ses péchés et le labeur, la lutte, tout lui paraît vain :

Ainsi, sans l'espérance éternelle, sans dieux,
L'humanité vieillie et lasse des étreintes,
Avec des aboiements d'épouvante et des plaintes,
Tourne en rond dans un champ aride et ténébreux;

Champ qui restera noir, à moins qu'une foi fraîche,
Vive rosée, y trace un chemin lumineux,
Ou que l'amour tombant en étoile des cieux,
Divine manne ardente, embrase l'herbe sèche.

Ailleurs il se défend d'écrire des poèmes où il chanterait la douleur de « ceux qui portent le poids d'un cœur mélancolique ». Il serait mal de leur rappeler leurs soucis et d'augmenter leur amertume. Mais ceux-là sont si proches de Guérin que nous croyons entendre son propre accent dans les paroles qu'il leur prête :

Ah! qu'il fut vain d'aimer, de lutter et de croire!
Le sépulcre sans cesse a faim des belles formes ;
L'homme efface en riant ses antiques symboles,
Et le temps a bouché les clairons de la gloire.

La même idée est reprise de façons multiples et avec d'innombrables images. Par-dessus tout le néant de l'amour obsède le poète. Il le compare à un « jardin stérile » dont on s'épuise inu-

tilement à bêcher le sol « pétri de pierre et desséché ». Pour lui, l'amour « mouvant comme la mer » ne laisse à l'homme que « l'âcreté d'un rêve ». Enfin, il écrit ce sonnet où il prouve éloquemment qu'il y a folie à ne point placer son idéal au delà de notre brève existence :

Le sable clair du temps fuit des plus larges mains.
Les serments et les blocs de pierre se disjoignent.
Quand les héros dorment veillés par la Victoire,
La Mort, tambour brutal, roule un rappel d'airain.

On sonde le profond secret de l'être en vain,
Et le poète, ivre d'azur, d'or et de gloire,
Qui va, les bras levés, pour cueillir les étoiles,
Heurte son front au cintre bas du rêve humain.

L'heure, hélas ! glace et clôt les lèvres bien-aimées.
Les feux de belle pourpre expirent en fumées ;
Et le soleil se couche au fond de tous les cieux.

On se retourne, un soir, sur la route suivie :
Il fait froid, la nuit tombe, on est seul... Pauvre vie
Qu'on n'a pas dévouée au service de Dieu !

Dans *Le Semeur de Cendres*, des pensées identiques sont exprimées et presque dans les mêmes termes. Guérin songe aux dieux dont les autels sont déserts et que l'humanité avait cru immor-

tels ; il évoque les peuples déchus et qui furent grands :

> La guêpe des fruits mûrs s'attaque aux seins de marbre ;
> Songe aux amants qu'on a vus rire avec orgueil :
> Les noms entrelacés qu'ils gravaient sur un arbre
> Sous l'écorce ont marqué le bois de leur cercueil.

Ouvrons maintenant *l'Homme Intérieur* et nous y lirons des poèmes d'une inspiration analogue à celle des précédents. Tout est prétexte à confirmer ou à exalter le désenchantement de Guérin. Visitant un cloître, il trouve des sépulcres vides où reposèrent les premiers chrétiens et lit l'épitaphe d'une jeune morte. C'en est assez. Il se remémore sur-le-champ la femme qu'il aime et il pense qu'elle ira rejoindre les amantes « qui sont déjà dans le tombeau ». Sa promenade lui aura enseigné que les voluptueux, selon son expression, bâtissent leur bonheur sur l'eau.

Il y a, du reste, dans *l'Homme Intérieur*, un poème qui me semble caractériser de manière définitive ses sentiments à ce point de vue :

> Il n'est rien de vivant qui ne vieillisse point.
> Dans un tour de soleil tient un destin de rose...
> . . . . . .
> A son midi, la femme est déjà près du soir.
> . . . . . .

Les livres ont, hélas! aussi leur lendemain;
Le meilleur avant peu voit sa grâce offensée...
. . . . . .
Cesse donc, ô mon fils, de poursuivre en tout lieu
Les courtes voluptés où ton désir se trompe.
Reconnais humblement qu'il n'est point, hors de Dieu,
De beauté qui ne se corrompe;

Et, sûr dès à présent que ton cœur se forgeait
Une espérance aux ans rapides mesurée,
Occupe ton amour enfin du seul objet
Qui domine sur la durée.

Après ces affirmations du néant de l'existence humaine dans *Le Cœur Solitaire* et *le Semeur de Cendres*, après cette déclaration si catégorique dans *l'Homme Intérieur*, il paraît impossible et incroyable que le poète, dont nous connaissons par ailleurs le catholicisme sincère, ne se confie pas à Dieu sur-le-champ, tout entier et pour toujours. Mais, je le répète, il nous faut prendre garde à la lutte entre son esprit et son cœur qu'il eut à soutenir jusqu'à la fin. Dans chacun de ses livres, il appela Dieu à son secours, et, dans chacun de ses livres, cette lutte se renouvela. Privé d'espérance et de joie, n'attendant plus le repos que du ciel, Guérin ne demanderait qu'à se soumettre. Il souffre de sa foi imparfaite et il essaie

de triompher de son impuissance à se donner. Longtemps, il n'y réussit pas. De là naquirent ses dernières hésitations que nous allons étudier.

On trouve à la fin du *Cœur Solitaire* une série de poèmes que Guérin a appelés *L'Inquiétude de Dieu*. Je ne pense pas que l'on puisse invoquer l'aide divine avec une humilité plus complète et une ferveur plus désespérée que ne l'a fait l'auteur de ce livre.

Nous entendons un pécheur craintif et gémissant qui s'agenouille défaillant sous le poids de ses fautes. Il avoue sa honte, sa lâcheté et sa faiblesse ; il se souvient de ses blasphèmes ; il a mesuré l'étendue de ses torts ; il se sait un serviteur indigne, et, se rappelant les heures coupables de la volupté, les nuits où il a cherché une basse ivresse, accoudé « à des tables mauvaises », respirant sur lui « le relent de luxure » qu'il apporte des villes, il ose à peine lever les yeux vers le Dieu qu'il a outragé et lui demander aide et protection. Tour à tour, il sanglote, supplie, s'accuse. Il a mérité le châtiment ; il l'attend ; il le désire. Que Dieu punisse le pécheur,

mais qu'il ne se détourne pas de lui ! Qu'il pardonne le misérable poète délaissé de tous et abandonné de tout. Alors il perdra « le souvenir fiévreux d'un passé de caresses », il oubliera ses angoisses, il sera digne d'entrer dans la maison du Seigneur et de goûter « sa fraîcheur obscure ». Guérin veut aimer assez Dieu pour se livrer complètement à lui ; il veut croire au point d'être comblé par sa certitude. Écoutez-le :

Ce serait bon : donner toute sa vie à Dieu
Avec des mains d'humilité calmes et jointes ;
Ouvrir son cœur comme une rose à blanche guimpe
Qui naît à la douceur de mai sous le ciel bleu...

Écoutez encore ses cris fervents :

Que votre main soit rude et juste et me châtie,
Seigneur, Seigneur, moi qui voudrais tant vous aimer !
Laissez, lasse de cris, ma bouche se fermer,
Pour la rouvrir vous-même ensuite avec l'Hostie.

Je viens vers vous, du fond de mon iniquité,
Je viens vers vous, Seigneur, à qui les enfants parlent,
De tout mon bon vouloir et de toutes mes larmes,
Être triste avec vous moi qui vous attristai.

Il offre à Dieu son cœur, « coffre de haine et sépulcre de fer », et dit :

Attise pour dissoudre à la flamme ses tares
La forge où tu refonds le sceptre et les tiares :

Il faut, car le métal est adultère et dur,
Le rompre, le remettre au feu, le battre encore.
O ce cœur qui t'appelle en vain et qui t'adore !
Tout le sel de la mer ne le rendrait pas pur.

Tout à coup l'imploration s'arrête. Tandis que le poète priait, s'avouait vaincu et essayait d'appartenir à Dieu, son esprit veillait, lui suggérant de nouveaux doutes, réclamant une preuve certaine de l'existence de ce Dieu, et la lutte dont Guérin n'a pas cessé d'être victime recommence. A peine s'est-il abandonné, il se reprend. A peine a-t-il montré quelque confiance, il se méfie. De nouveau, il va s'interroger, contrôler son émotion, chercher les causes et vérifier la sincérité de sa ferveur. Aussi ne tarde-t-il pas à la perdre et ce qui l'arrête, c'est son habitude de s'analyser bien plus que les dernières révoltes de sa sensualité, bien plus que ses passions qui ne lui ont pas donné le bonheur et que son appétit des plaisirs dont il sait la médiocrité.

Il suppliait Dieu. Il se demande, maintenant, pourquoi il interrogeait « ce qui ne peut répondre » et, pensant aux formidables puissances qui

gouvernent le monde et régissent la matière, il se sent « frêle comme un jonc dans le fleuve des forces », il avoue qu'il doute de l'immortalité de son âme. Il n'est plus le pécheur repentant qui courbe la tête, de tout à l'heure. Son exaltation passée, l'auteur du *Cœur Solitaire* se retrouve un pauvre homme dont le cœur amer est pareil au « fruit desséché ». Désormais Dieu n'éveillera point l'écho de ce misérable cœur. L'esprit du poète, « coteau pierreux et désolé », est fermé aux paroles divines. Et pourtant, Guérin vient de prier !... Il s'en étonne presque. Sa prière, dit-il tristement, était peut-être « le glas lourd du vain rêve que font... les vieilles fois qui meurent ». A quoi bon prier ? Dieu ne nous entend pas. Après ses récentes supplications, nous lisons ces phrases désespérées :

> On se sent faible ; on tremble, on doute que son âme
> Dans la création pèse plus que la feuille;
> On craint que la clarté divine ne soit plus
> Qu'une dernière étoile au cœur des hommes purs.
> Le monde est triste et vieux, et les nouveaux venus
> Pour qui le ciel est vain comme un mot inconnu
> Ont recouché le Christ dans son sépulcre obscur.

Mais Guérin ne se trompe pas sur lui-même.

Il sait que son manque de simplicité a fait intervenir son esprit dans un débat où le cœur seul aurait dû imposer sa loi, et ce manque de simplicité qui l'éloigne de Dieu, il le déplore et l'exècre. Car Dieu ne se donne qu'aux êtres simples, à ceux qui ne tentent pas de s'assurer de son existence par le raisonnement et de le circonscrire en leurs formules présomptueuses. Dieu exige que nous allions à lui par l'amour. Aimons-le d'abord ; nous croirons ensuite et nous obtiendrons la tranquillité désirée. Laissons s'épanouir notre cœur, que notre intelligence se taise, et nous posséderons la certitude. Soyons confiants, n'ayons pas la folie d'expliquer ce qui dépasse notre faible entendement. Guérin déclare :

Et j'ai, trop tard, hélas ! compris que la sagesse
Mûrit dans les seuls cœurs fécondés par l'amour,
. . . . . .
Et j'ai compris que Dieu dérobe son visage
Au voyageur sans foi dont le rêve insensé
S'épuise à le saisir dans les yeux d'un mirage.
O Seigneur, Dieu promis aux humbles, le compas
Que la pensée humaine élargit d'âge en âge
Dans son cercle orgueilleux ne t'enfermera pas.
Mais l'homme au cœur vraiment pieux qui te confie
Le soin de sa raison et le cours de sa vie,
L'homme dont l'esprit clair n'a jamais reflété
Que l'étoile du ciel où luit ta volonté

Et dont l'âme, fontaine invisible qui chante,
Laisse jaillir l'amour comme une eau débordante,
Celui-là vit heureux et libre d'épouvante,
Car il porte en vivant ta certitude en lui.

Ainsi Dieu réserve ses grâces aux simples. Les êtres naïfs « qui partagent les fruits de leur verger, un peu de lait » et accordent l'aumône aux mendiants sont plus près de lui qu'un poète subtil. S'il rejette l'orgueilleux tourmenté de songes fallacieux et livré à ses pensées maladives, il guide « dans les chemins de la vie éternelle » ceux qui vivent loin des villes et suivent sa doctrine, ceux qui bénissent sa loi, qui se résignent, « la femme forte et l'époux aux mains jointes ». Ah ! être simple, laisser la foi, avec le soir qui tombe, grandir en soi « comme un pan d'ombre sur le sable », combien Guérin le souhaiterait ! Quel passionné désir il en a ! Quelle nostalgie il éprouve de cette simplicité dont l'absence lui a interdit le bonheur ! Être simple !... Il le demande et le demande encore. Cela revient constamment ; cela est une obsession.

Sa tristesse de ne pouvoir atteindre Dieu lui

est le prétexte d'un retour sur sa vie. Il regarde en arrière, se rappelle ses tentatives de bonheur et son inaptitude à l'obtenir. Sans sa trop lucide intelligence qui le voue à l'inquiétude, à l'ennui et à d'incessantes recherches, il aurait été semblable à ses ancêtres, et ceux-ci étaient joyeux de leur calme existence où le devoir et l'amour, la foi et la charité mettaient de la noblesse et un harmonieux équilibre. L'auteur du *Cœur Solitaire* les envie d'avoir été « simples et droits », comme il envie l'homme des champs que ses travaux obscurs et monotones laissent paisible. Sa simplicité lui vaut la foi. Le soir, fatigué, il ouvre sa Bible « et son esprit d'enfant l'épelle en priant Dieu ». Au terme de ses jours, il recevra « le viatique et l'onction suprême » et, serrant le corps du Christ dans ses doigts calleux, « mourra les yeux pleins d'une aurore inconnue ».

Certes, Guérin s'aperçoit très bien de ce qui lui fait défaut quand il convoite le sort du « simple et doux poète du foyer » joyeux de son art, aimant la vie, goûtant les aspects nombreux de la nature et se confiant en elle, prenant

sans peine ce qui s'offre à lui, n'approfondissant pas les choses :

Heureux cet homme, heureux d'avoir su que le sage
Doit accueillir la vie et ne la pas chercher,
Qu'il faut jouir des jours en hôte de passage,
Trancher le pain, goûter et des fruits et du vin
Comme du dernier don qui chargera la table,
Et juger l'art pensif du poète aussi vain
Que les lignes qu'on trace en rêvant sur le sable.

Mais quoi, est-ce parce que son défaut de simplicité l'arrête, que Guérin va renoncer à sa suprême tentative de bonheur, à son dernier espoir de salut? Non, Dieu est désormais son unique refuge, et sa volonté d'obtenir enfin la quiétude est plus forte que tous ses raisonnements. Il renouvelle ses supplications avec emportement. Il veut, en quelque sorte, être pris malgré lui :

Mais je veux, ô mon Dieu, malgré tout, croire en toi.
Prête-moi la candeur de la vierge et la foi
De l'enfant. Que je sois vigilant, bon et simple.
Accorde-moi sur tous les dons l'humilité,
Afin que j'offre au vent de ta volonté sainte
Le docile et profond émoi d'un champ de blé.
. . . . . .
Je cherche en égaré ta croix au carrefour,
Je t'appelle à travers la nature vivante ;

Il est temps de m'entendre, ô Dieu ! ne sois pas sourd,
Car, pareille à l'abîme étoilé de l'amour,
L'immensité des cieux nocturnes m'épouvante.

Voici, pour nous, une dernière occasion de rapprocher Guérin de Vigny. De même que l'auteur du *Cœur Solitaire*, le poète de la *Maison du Berger*, après avoir dénoncé le néant de la vie, interrogeait avidement les cieux, mais tandis que Guérin, malgré la lutte qu'il doit soutenir contre lui-même, attend tout du Dieu qu'il implore, Vigny affirme que les cieux sont sourds, vides et muets, puisque Dieu n'a pas daigné répondre ni donner une preuve de son existence à son Fils qui le suppliait du fond de sa détresse infinie :

S'il est vrai qu'au jardin sacré des Écritures,
Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté :
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le ciel nous laissa comme un monde avorté ;
Le Juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité !

Guérin n'accepte pas ces paroles d'orgueil. Le désenchantement, la douleur « nécessaire et sainte » l'ont ramené à Dieu et régénéré. Il sait

que, privé de lui, il restera à jamais désemparé et inconsolable. En conséquence, loin d'adopter le dédain de Vigny, loin de se résigner comme lui à la solitude qui est le pire des supplices pour une âme aimante et assoiffée d'idéal telle que la sienne, sachant d'autre part que sa raison est impuissante à lui prouver l'existence du Dieu que son cœur réclame et affirme capable de le secourir, il prie de nouveau et demande la sérénité promise aux simples.

Néanmoins, la lutte n'est pas encore terminée. Un esprit à ce point orgueilleux et inquiet ne se rend pas si aisément. Bien qu'il comprenne que l'amour seul le conduira à Dieu, Guérin se résoud difficilement à prononcer l'acte de foi réclamé de lui et à adopter, sans contrôle, un absolu que son intelligence voudrait certain et indiscutable.

Dès lors ne soyons pas surpris que les accents des premiers poèmes d'inspiration religieuse du *Semeur de Cendres* soient des accents de doute, en dépit des véhéments appels et des protestations que nous lisions, il y a un instant, dans le *Cœur Solitaire*. Le poète désirait ardemment

croire en Dieu et attendait son aide ; il paraît l'avoir oublié puisqu'il interroge :

Quand le siècle déchoit de l'idéal divin,
Où puiser un espoir dont la ferveur enivre
Cet esprit sombrement désabusé du livre,
Ce cœur à qui déjà tout désir paraît vain ?
De quelle foi nourrir cette âme faible à l'heure
Où fléchit le plus fier, où le plus viril pleure ?

Et il ajoute :

Ah ! Seigneur, Dieu des cœurs robustes, répondez !
. . . . . .
Il est tard ; que faut-il aimer, que faut-il croire ?

Mais nous ne tardons pas à retrouver Guérin au point où nous l'avions laissé. De même que dans le *Cœur Solitaire*, il enviait les êtres simples et naïfs qui ne raisonnent pas leur foi, de même aussi, dans le *Semeur de Cendres*, il souhaite ressembler aux servantes et aux gens du peuple qui, le jour de Pâques, « reçoivent Jésus-Christ sur leurs lèvres ferventes ». Il suit d'un regard triste et jaloux cette « foule fraternelle », et il écrit :

Et c'est ton grand remords et ton âcre tourment,
Devant ces vrais chrétiens qui vont au divin Maître,
D'avoir, âme incertaine et trouble, cessé d'être
Un pauvre homme qui croit en Dieu tout simplement.

Nous l'avons déjà entendu condamner son esprit trop orgueilleux et formuler ce vœu de simplicité.

Les frémissantes implorations du *Cœur Solitaire* reparaissent également dans des vers comme ceux-ci :

> Pourtant, Seigneur, accueille et bénis ces poèmes
> Qui réprouvent ma vie ingrate et mes blasphèmes.
>
> Absous du haut des cieux la pauvre âme sincère
> Qui dans l'ombre et sans fin lamente sa misère.

Une autre page répète les remords, l'angoisse et l'humilité du pécheur, ses appels et ses prières dont les poèmes de l'*Inquiétude de Dieu* contenaient, une première fois, l'expression.

Guérin se redit dans ses trois livres et les phases successives de son débat religieux sont à peu près identiques. C'est que les émotions, les tristesses, les déconvenues qui le font naître sont aussi presque semblables, du premier au dernier jour, et c'est encore qu'il balance selon des alternatives presque égales à subordonner son esprit à son cœur ou son cœur à son esprit. Ajoutons que la sincérité et l'intensité de son

élan ne diminuent pas. Il est sans cesse vibrant et tendu. Que l'on en juge :

Ce soir, mon Dieu, je viens pleurer, je viens prier
Et rompre sur ta croix les reins d'un ouvrier
Dont le labeur stérile a négligé ta gloire.
. . . . . .
O Seigneur, prends enfin en pitié ton enfant!
Son cœur comme un vitrail qu'on étoile se fend.
Sois-lui clément, permets le retour du prodigue ;
Rends l'eau du ciel à la citerne, et que la figue
Encor pèse aux rameaux du figuier desséché!
Ah ! ne le laisse pas mourir dans son péché,
Cet errant qui s'enlace à ta croix et qui pleure,
Las d'avoir tant cherché l'amour qui seul demeure.

L'auteur du *Cœur Solitaire* ne s'interrompt d'exprimer son repentir que pour célébrer les bienfaits de la prière. Il souhaite que son cœur « y puise une incessante et féconde fraîcheur », puis, se comparant à un arbuste chétif, il réclame « le tuteur inflexible et rude de la foi ». Il chante aussi le bonheur du juste qui, après avoir longtemps peiné, atteint « la paix promise à toute inquiétude » et ne redoute pas la mort parce qu'il est sûr de s'endormir « du dernier sommeil dans le Seigneur ».

Tels sont, dans les derniers poèmes du *Semeur de Cendres,* les sentiments religieux de Guérin.

Nous pourrions vraiment les croire définitifs, n'était sa dualité qui nous réserve toujours de nouvelles surprises, et le livre se termine, de la façon la plus inattendue, par une sereine invocation à la Sagesse qui contredit singulièrement la mystique ferveur dont nous étions récemment attendris.

N'allez pas penser que Guérin s'en tienne là. Malgré les consolations qu'il a demandées à la sagesse, son besoin de croire persiste, et ce besoin purement sentimental déjoue les exigences de sa raison ambitieuse.

Dans *l'Homme Intérieur* où nous assistons à ses suprêmes combats, il nous révèle la cruauté des doutes qui le partagent encore :

Bien que mort à la foi qui m'assurait de Dieu,
Je regrette toujours la volupté de croire,
Et ce dissentiment éclate en plus d'un lieu
Dans mon livre contradictoire.

Ayant pour son malheur le choix de deux chemins,
Ma vie entre chacun piétine, balancée ;
J'hésite à prendre un but, quel qu'il soit, tant je crains
De me découvrir ma pensée.

Mais, dussé-je partir sans savoir où j'irai,
Il faut que je m'enfonce enfin dans une route :
Je suis las de souffrir d'être ainsi déchiré
Par les violences du Doute.

Guérin, en effet, est arrivé à une heure décisive de sa vie. Il le sait à présent, et de manière définitive, toutes choses mentent et déçoivent. Qu'il ait été incapable d'en retirer de la joie à cause de son caractère ou qu'elles n'aient réellement pas pu lui procurer le bonheur qu'il en attendait, peu importe. Dans tous les cas, elles ont laissé en lui une amertume qu'il veut dissiper, un vide qu'il veut combler, et, il le sent, Dieu seul répondra à son attente. Hier, l'illusion était permise au poète ; il n'avait pas quitté tout espoir, et, peut-être, malgré la sincérité certaine de ses supplications et de ses remords, se flattait-il, en cherchant Dieu, de placer son idéal en dehors de lui. Aujourd'hui, décidément persuadé de l'indifférence de la nature et de la duperie de l'amour, de l'insuffisance de son art et de l'inanité de son orgueil, il est placé en face de cette unique alternative : il recouvrera sa foi ou restera désespéré. Et puisque Dieu est réservé aux simples et aux confiants, puisque le passé de Guérin, ses traditions et son éducation, toutes ses tendresses et tout son cœur lui conseillent cette simplicié et cette confiance, il faut

à tout prix qu'il triomphe de son esprit qui les empêche en exigeant un contrôle et des certitudes. De cette suprême tentative sortira son bonheur ou son malheur.

En vérité, le désarroi de Guérin est absolu, et il l'exprime clairement :

Ton cœur et ton esprit se sentent inquiets.
. . . . . .
Tes vers, et les plus beaux, te semblent tous ce soir
Si pauvres qu'ils te font pleurer de désespoir.
Tout objet qui la touche irrite ta pensée,
Tout souvenir qui parle à ton âme blessée
N'en tire qu'un éclat de sanglot et des cris.
L'avenir t'apparaît comme un long chemin gris.
Tu discutes l'amour de la femme qui t'aime,
Et tu la hais sans cause et tu te hais toi-même.
Ainsi, voyant la vie avec des yeux d'erreur,
Tu restes devant elle immobile d'horreur.

Tout pèse à l'auteur du *Cœur Solitaire*, tout l'attriste et le décourage. Livré aux doutes et aux perplexités qui l'ont repris, il évoque mélancoliquement l'heureuse époque de son enfance où il possédait la foi consolante. Alors il ignorait les troubles et les soucis. Le seul aspect des cieux lui « remplissait le cœur d'élans religieux ». Regardant les astres, il n'attribuait pas au hasard

l'ordre dans lequel ils sont enchaînés. Il leur savait une Cause présidant à leurs destinées. « L'acte en Dieu, disait-il, ne fait qu'un avec l'intelligence. » Il était sûr enfin que l'Univers créé par Dieu ne peut subsister hors de lui et que, privés de l'appui divin, ces astres vers lesquels il levait son regard fervent, se perdraient dans le vide. Qu'ils étaient bénis, ces moments où le poète découvrait le monde, et, illuminé par la foi, s'écriait :

> Père, en considérant vos cieux, je sens en moi
> Une même harmonie où règne votre loi.
> . . . . . .
> O Dieu, j'adore en vous mon auteur et mon maître,
> Ne m'abandonnez pas où je cesserais d'être.

Hélas ! les choses ont changé depuis. Guérin a perdu sa foi ardente et naïve. Il a tenu son regard fixé sur la terre. Il a vainement demandé à lui-même, aux livres et aux créatures, le secret du bonheur, sa raison de vivre et l'idéal qu'il convoitait au lieu de garder, en grande humilité et sage ferveur, l'ivresse de ses jeunes années. Maintenant, sûr de sa présomption et de sa folie, il souhaiterait la recouvrer. Il est trop tard. Son

cœur n'est plus assez simple pour qu'il se laisse diriger par lui, et son esprit dont il a développé l'orgueil, son misérable esprit auquel il s'est fié si longtemps et ne peut plus échapper, lui affirme que la fatalité dirige le monde, parce qu'il est impuissant à s'élever jusqu'à Dieu. Oui, lorsqu'un secret instinct nous avertit que Dieu existe et qu'il faut l'implorer, voilà ce que notre intelligence infirme et débile est capable de nous dire. Loin de nous consoler, elle nous réduit au désespoir. Si nous réclamons d'elle seule la vérité, nous qui « ne sommes pas nés pour toute sa lumière », nous faibles humains, que Dieu dépasse infiniment, elle nous donnera seulement une certitude mensongère, bornée aux limites de son entendement et qui nous remplira d'horreur. Écoutez ce que son esprit voudrait persuader à Guérin : écoutez les réflexions que lui inspirent à présent les astres où il découvrait jadis l'ordre divin :

C'est la Nécessité qui préside au concert
Des constellations inhumaines entre elles.
Elles sont la matière et la force éternelles.
Vers des buts inconnus elles courent en vain...

Et le poète, tremblant et effaré, s'écrie :

Je ne trouve parmi ce monde nécessaire
Personne pour prêter l'oreille à ma misère.
A contempler ce ciel trop paisible et trop beau
Où mes cris de douleur n'éveillent pas d'écho,
Un amer sentiment d'épouvante m'enivre
Et renouvelle en moi toute l'horreur de vivre.

Ses efforts ont épuisé l'auteur du *Cœur Solitaire*; il est à bout de résistance. Il triomphe de son esprit rebelle, fait taire son intelligence qui a empêché ou empoisonné toutes ses joies et suit le conseil si doucement persuasif de son cœur. Le sentiment que son unique chance de bonheur est en Dieu, après les désillusions subies, son passionné besoin d'un idéal lui procurent cette simplicité qu'il a tant réclamée. A défaut d'une certitude raisonnée, il se contentera d'une croyance sentimentale. Lui qui appelait éperdument l'amour, il pourra aimer de toutes ses forces.

On le voit, ce sont bien des raisons sentimentales qui ont ramené Guérin au catholicisme, c'est-à-dire, comme je l'affirmais d'abord, son éducation première, son hérédité et les exemples des siens. Il était trop tendre pour ne pas éprou-

ver le charme de s'y soumettre de nouveau après les égarements d'une jeunesse voluptueuse et tourmentée ; il était trop inquiet pour n'en pas apprécier la sécurité ; il était trop noble pour n'en pas comprendre la grandeur. Ainsi cette tendresse, cette inquiétude et cette noblesse qui résument le caractère de Guérin, après lui avoir attiré beaucoup de souffrances en le rendant exigeant, difficile et cruellement lucide, lui découvraient le sens et le but de sa vie, lui valaient la quiétude avec sa foi reconquise.

Du reste le poète savait les véritables raisons qui lui permettaient enfin d'aimer Dieu comme autrefois, et il écrivait :

S'il m'arrive d'errer pour un temps hors des murs
De la communauté catholique et romaine,
Je n'empêcherai pas qu'au sein des dogmes sûrs
Un heureux détour me ramène ;

Car, héritier d'un sang déjà vieux de chrétiens,
C'est encor lui qui parle en moi lorsque je pense,
Et l'amour qui m'unit sur cette terre aux miens
Me fait aimer leur espérance.

La douleur qui m'incline à de mauvais sentiers
N'usera pas l'instinct profond de tout mon être :
Je veux, quand le moment viendra, mourir aux pieds
Du crucifix qui m'a vu naître.

Les derniers poèmes de *l'Homme Intérieur* nous montrent Guérin en possession de sa croyance et ils sont d'une sérénité à laquelle le reste de son œuvre ne nous avait pas habitués. Cette sérénité harmonieuse et puissante, rien ne l'interrompt ni ne la trouble. Il n'y a plus, comme dans le *Cœur Solitaire* ou le *Semeur de Cendres*, des plaintes et des doutes à côté des élans d'amour et des prières. Les lamentations, les remords, les angoisses ont cessé. Le poète est entré dans un calme d'où il ne sortira pas.

Il ressemble bien à ce voyageur dont il parle, qui, voulant voir le jour se lever sur la montagne, a longemps gravi les rudes pentes dans la nuit, se guidant aux étoiles du ciel, hésitant et trébuchant parfois, mais qui trouve, après l'effort pénible et tenace, au sommet du pic, le couronnement de son long espoir, « la douce et franche paix du cœur, incorruptible, au seuil d'un horizon immense ». A coup sûr, il n'a pas moins lutté que le voyageur et l'ascension fut douloureuse. Qu'importe, il a été récompensé de sa persévérance. Le jour s'est levé ; ses yeux troubles encore de l'ombre où il a erré se sont

rouverts à la lumière ; la limpide fraîcheur du matin le pénètre ; il s'extasie, sent sa force, savoure la plénitude de son triomphe.

Guérin souhaiterait que son exemple servît à d'autres, les réconfortât et leur profitât :

> Aie avant toute chose, ô mon fils, le souci
> De servir d'idéal, en t'élevant ainsi,
> A ceux qui sont restés au bas de la montagne.

Ils sont si nombreux ceux qui restent « au bas de la montagne » ! Tant d'êtres « ne peuvent pas aimer ni voyager » ! Tant de misérables sont « déçus du but avant l'effort » et acceptent lâchement l'ennui de leur destin ! Combien aussi vieillissent sans connaître l'amour parce qu'ils le convoitent « d'un vœu trop tendre » ! A tous ceux-là, les tremblants et les timides, le poète qui a su gravir la montagne prouvera la vertu et l'efficacité du courage. Ils le regarderont s'élever péniblement, atteindre le but et contempleront en lui l'image de leur rêve que leur inertie et leur faiblesse les empêchent de réaliser :

> Et lorsqu'enfin, posant le pied au bord du ciel,
> Tu te seras fondu dans le jour éternel,

Tous ces fils de la nuit qu'enivre la lumière,
Rappelés sous leur toit par l'œuvre coutumière,
La reprendront d'un cœur aérien et sûr
Pour t'avoir regardé te perdre dans l'azur.

Si je voulais une preuve définitive du renouvellement complet que ses sentiments religieux apportèrent dans l'âme de Guérin, je la trouverais dans cette préoccupation d'enseignement vis-à-vis de son prochain et dans son désir de contribuer à son bonheur. Le poète que nous avons vu uniquement absorbé par ses luttes intimes et par les conflits de sa sensibilité et de son intelligence, l'homme qui n'a jamais réussi à s'évader de lui-même, qui s'est borné à se chercher égoïstement dans l'amour, dans la nature, et toujours, et partout, ce même homme, aussitôt que la grâce l'a touché, comprend l'utile beauté d'un exemple salutaire et se sent compatir aux maux d'autrui.

Une autre preuve également très caractéristique des modifications profondes que la foi provoqua chez lui réside dans l'énergie dont témoignent ses derniers vers. L'étude de son œuvre nous a révélé un être faible, indécis et incertain, sollicité par des émotions contradictoires, malhabile à se diriger, impuissant à se décider, craignant

de s'abandonner et repoussant tour à tour ce qui l'attire. Aujourd'hui, il est fort, robuste, affermi dans sa volonté, ambitieux de se surmonter soi-même et d'atteindre chaque jour une perfection plus grande, selon la croyance à laquelle il s'est arrêté, l'idéal qu'il se propose et qui ne variera pas dorénavant.

Guérin est sorti entièrement transformé de ce tragique combat dont il fut tout ensemble l'acteur et le spectateur. C'est un homme nouveau qui a écrit les strophes que l'on va lire, et, les connaissant, nous ne saurions nier l'évidence, la bonne foi, la sincérité et les heureux effets de sa soumission à Dieu.

Donc tu vas, hors des lieux où t'enchaînait le Doute,
Dans les chemins du jour,
Ayant avec la Foi pour compagnons de route
Le Travail et l'Amour.

Soit ! Dès l'abord pourtant de ces pentes sublimes,
Veille à n'oublier pas
Que le devoir de ceux qui marchent vers les cimes
Grandit à chaque pas.

Monte, suis ton dessein, n'accorde aucun relâche
A l'effort qu'il prescrit ;
Accrois par la vertu d'une incessante tâche
Ton cœur et ton esprit...

X

Guérin n'eut pas le temps de jouir de la paix qu'il avait si lentement et si durement acquise. Il mourut en chrétien, à Lunéville, le 17 mai 1907, âgé de trente-trois ans, laissant une œuvre inachevée, mais déjà parfaite en plus d'un poème et qui assure sa gloire parce qu'elle raconte avec une grave éloquence, une fière franchise et une noble simplicité, l'histoire d'une âme très haute et très triste, tourmentée d'idéal.

Cette œuvre largement humaine, secrète et pourtant vivante, est telle que les solitaires et les mélancoliques avides de beauté et anxieux de leur destin, y reviendront toujours, assurés d'y trouver les accents qui traduiront leur peine et leurs alarmes ou le réconfort que leur détresse exige. Cela suffit.

Paris, Brighton, février, août 1911.

Imprimerie E. Aubin. — Ligugé (Vienne).

BINDING SECT. APR 4 1966

PQ
2613
U214Z66

Bersaucourt, Albert de
Charles Guérin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY